

JOURNAL
HELVETIQUE
OU
RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITES
d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIE AU ROI.

AVRIL 1745.



A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1745.

1

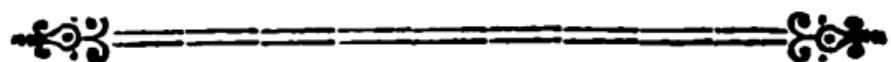
2

3

4



JOURNAL
HELVETIQUE,
DEDIE AU ROI.
AVRIL 1745.



S U I T E

*Des Observations sur les Vers à Soie, sur la
Culture des Meuriers, & sur la Manière
de faire Usage de son Fruit.*

MESSIEURS,

J'Ai dit dans mes précédentes Observations* que les *Chinois* font éclore leur Graine sur des feuilles de Papier. Aussi tôt que les Vers paroissent, ils font cueillir les brocs les plus tendres de la Feuille de Meurier; ils en couvrent légèrement les Vers nouvellement éclos, qui ne tardent pas à

T 2

grim-

* Journal de Novemb. 1744. page 447.

grimper sur l'Aliment qu'on leur offre. Je vai continuer leur manipulation, avant que de passer à la Méthode que je pratique.

Les *Chinois* preparent pour recevoir leurs Vers des Claïes, au fonds desquelles ils mettent de la Paille hachée très menue; ce qui, disent-ils, leur sert de Matelas. On pourroit plutôt suposer, qu'ils se servent de cette Paille hachée, pour faciliter le Jeu de l'Air, afin de prévenir une trop prompte fermentation, occasionée par la feuille tendre, dont on nourrit les Vers dans les premiers jours de leur Vie. Cette Feuille délicate flétrit vite, se corrompt par conséquent promptement; toute pourriture excite la fermentation, & cette fermentation n'existe pas sans une grande augmentation de chaleur, qui est mortelle au tendre Vermisseau. Les *Chinois* ont voulu prevenir un inconvénient aussi considerable, au moïen de leurs Lits de Paille hachée, qui tiennent la Feuille & les Vers soulevés; ce qui retarde la trop prompte fermentation, ou la corruption de cette même Feuille mêlée avec l'excrément des Vers.

Dès que les Vers sont éclos, les *Chinois* les transportent dans une Chambre chaude, sans déterminer le degré de Chaleur. Au bout de 12. heures ils changent leurs Vers, c'est-à-dire qu'ils les enlèvent de dessus leur pré-

mier Fumier, pour les mettre sur une nouvelle Claie, & voici comment ils s'y prennent: Ils se servent d'un Filet de Soie très déliée, dont les Mailles sont ferrées, mais suffisamment écartées, pour laisser passer les Vers. Ils étendent ce Filet sur les Vers, & jettent dessus quelques Feuilles de Meurier. Les Vers attirés par cet apas, abandonnent leur Fumier & leur vieille Feuille, pour courir sur la fraîche. Le Filet se trouve bientôt tout garni. On le prend par les deux bouts, & on le transporte sur une nouvelle Claie, ou par quelque nouveau Stratagème de friandise, on les oblige de quitter promptement le Filet pour gagner la Claie. Ce qui ne me paroît pas trop aisé, come je le remarquerai ci après.

On ne met sur le Filet qu'autant de Feuille qu'il en faut pour attirer le Vermisseau. Ils continuent cette même manœuvre jusques à ce qu'ils aient changé tous leurs Vers

L'Auteur Chinois ne s'étend pas d'avantage sur ce premier Article. Il passe ensuite à ce qu'il appelle la Mère des Vers, c. à d. la Femme qui les gouverne. Elle doit leur être affectonnée, & très attentive à leurs besoins. Il veut qu'elle soit habillée proprement, qu'elle n'ait point de mauvaise odeur, qu'elle n'approche point des Vers

d'abord après avoir mangé, ni après avoir mané de la Ch'coree sauvage. Elle doit sur tout éviter de faire de la poussiere dans l'Habitation des Vers, & prendre garde que la Chaleur soit dans un degré convenable.

L'Auteur continue ensuite à donner quelques Règles generales, fondées sur l'Expérience.

1. Pendant, dit-il, qu'on conserve les Oeufs jusqu'au tems où ils doivent éclore, ils veulent être au grand froid

2. Lors qu'ils sont nouvellement éclos ils demandent beaucoup de chaleur.

3. Quand ils sont venus au tems de la mië, il leur faut une chaleur moderée.

4. Après la grande mië, il leur faut de la fraîcheur.

5. Lors qu'ils sont prêts à monter, on doit les échauffer peu à peu.

6. Une grande chaleur leur devient nécessaire, lors qu'ils travaillent aux cocons.

Voilà des généralites. Je tâcherai de donner des Regles un peu plus exactes.

La délicatesse de ces Animaux, dit nôtre Auteur, demande qu'on écarte tout ce qui peut leur nuire. Ils ont leurs dégoûts & leurs antipaties. Ils ont aversion du Chanvre, des Feuilles humides, ou échauffées, de l'Humidité de la Terre, des Moucheroûs & des Cousins, de l'Odeur du Poisson grillé,

grillé, & des Cheveux brûlés, du Musc, de la Fumée, de l'Haleine qui sent le Vin, du Gingembre, de la Laitüe, ou de la Chicorée sauvage, de tout grand bruit, de la malpropreté, des Raïons du Soleil, de la lueur de la Lampe, dont la Lumière tremblante ne doit pas leur fraper les yeux; des Vents, du froid, du chaud & principalement d'un passage subit du froid à une grande chaleur. Tout cela est contraire à ces tendres Vermisseaux.

Voici ce que cet Auteur souhaite qu'on observe pour les Aliments, & les diverses attentions qu'il exige.

Dans les premiers jours que les Vers sont éclos, il leur faut une nourriture fort délicate. On ne doit leur donner que de la Feuille tendre, coupée avec des Ciseaux, ou un Couteau bien aîlé, en observant de ne point meurtrir la Feuille, pour lui conserver toute la finesse de son goût.

Quelques jours après, quand les Vers comencent à devenir blancs, on augmente la nourriture, on la coupe moins fine, & à mesure qu'ils croissent & qu'ils deviennent noirs, on augmente aussi la quantité de l'Aliment, ou de la Feuille qui leur est distribuée telle qu'on la cueille sur les Meurriers. Les Vers redeviennent blancs, & mangent avec moins d'avidité; alors il faut

diminuer un peu les Mets. Ils jaunissent ensuite. L'Auteur veut qu'on continue à diminuer les rations. Et quand ils deviennent tout à fait jaunes & qu'ils sont à la veille d'un des trois sommeils, ou bien prêts à muër; il faut observer les mêmes règles pour la nourriture, à proportion que les Vers croissent.

Ces Animaux mangent également la nuit & le jour. Dès qu'ils sont ectos, il leur faut deux Repas en 24 heures; le second jour 3. & l'on diminue ensuite. Ils veulent toujours manger, & si on ne proportionne pas leur Nouriture à leur apctit, il leur arrive diverses Maladies, qui ruinent toutes les espérances.

L'Auteur dit encore que dans les premiers jours, on ne doit donner aux Vers, que des Feuilles que des Persones saines aient conservées dans leur sein; & que les Vers s'acomodent très bien de la transpiration du Corps humain.

Quand on leur donne à manger, il faut avoir soin de répandre également la Feuille sur tous les Vers.

Un Ciel sombre & pluvieux afoiblit leur apctit & les dégoute. Pour remédier à cet inconvénient, les Chinois alument avant le Repas une Torche de Paille Lien sèche, afin que la flamme soit égale, & ils la font
passer

passer toute alumée par dessus les Vers: Ce qui chasse l'Humidité, & réchauffe l'Air: Il faut aussi les exposer au grand jour.

Chaque Mûe est une nouvelle Naissance pour ces Animaux. Quand ils en sortent, il faut les traiter come s'ils venoient de naître, en leur donnant de la Feuille menüe, coupée, peu à peu, & souvent.

Quand ils aprochent de la Vieillesse, on leur done une nourriture facile à digerer, en petite quantité, & souvent, à peu près come dans leur Enfance, pour prévenir les Indigestions.

Tous les soins qu'on prend dans cette nourriture, ont pour but de hâter la Vieillesse des Vers, & par conséquent la fin de l'Ouvrage. Ils doivent faire leurs Cocons dans 23. ou 25. Jours, à compter du jour qu'ils sont éclos.

Un Mas, c. à d., un peu plus d'une Dragme de Vers, produira 25 Onces de Soie, moienant qu'ils aient été soignés régulièrement; mais si faute de soin & de nourriture, ils ne parviennent à leur dernier degré de Vieillesse que dans 28. jours, on n'aura que 20. Onces de Soie, & si ce terme étoit poussé jusques à 30. ou 40. Jours, on n'en auroit pas 10. Onces.

Enfin, dit l'Auteur, plus ces Animaux difèrent leur travail, plus ils dépensent de Feuil-

Feuille, moins ils donent Soïe, & les Meuriers trop cueillés pousseront aussi plus tard l'Anne'e suivante. Pour que la Nouriture réussisse, les Vers ne doivent manger que 24. ou 25. Jours.

Les Maladies les plus ordinaires de cet Insecte proviennent ordinairement de leur Nouriture. Il ne faut jamais leur donner des Feuilles chargées de rosée, ni sèches au Soleil, ou au grand Vent, non plus que celles qui pourroient avoir mauvaise Odeur, ou être échaufées.

Il faut ramasser les Feuilles dans un grand Rézeau, ou un Sac fait come un Filet, qui se ferme come une Bourse, pour éviter que les Feuilles ne s'échauffent, & qu'elles ne se sèchent dans le transport qu'on a à en faire.

Il faut cueillir des feuilles deux ou trois Jours d'avance, & les tenir dans un Lieu sec & aéré.

La trop grande chaleur, ou le trop grand froid est tres contraire aux Vers. On doit entretenir dans l'Appartement une chaleur modérée. Si le froid avoir saisi les Vers, par quelque accident que ce soit, ou que les Feuilles de Meuriers, n'eussent pas été données bien sèches. les Vers seroient atteints d'un degout total, & du dévoiement. Le Remède pratique à la *Chine*, pour les Maladies

Indies qui proviennent du froid, est de faire brûler des quartiers de fiente de Vache sèche auprès des Vers qui sont malades, en évitant qu'il n'y ait point de fumée. L'Odeur de cette fiente leur est très salutaire. Et pour ce qui concerne les Maladies, occasionées par la trop grande chaleur, d'un Air du dehors, d'un Vent brulant, qui survient quelque fois tout à coup, le Remède est de donner de l'Air à la Chambre, en observant de ne jamais ouvrir du côté d'où vient le Vent. Il ne faut pas qu'il entre directement dans l'Appartement; & pour procurer plus promptement de la fraîcheur, on doit mettre des Vases d'eau fraîche à l'entrée des Ouvertures, afin que l'Air se rafraichisse en frappant sur cette eau. On peut même arroser la Chambre avec de l'eau fraîche, en observant de ne pas mouiller les Vers.

La faim soufferte à contre tems échauffe aussi ces Animaux, tout come la mauvaise qualité de la nourriture, ou la quantité mal distribuée. Une situation incomode, étant trop pressés ou en trop grand nombre sur les Claies les étouffe. On remédiera à ces inconvénients, en ne donnant pas trop à manger aux Vers; mais de bonne nourriture, peu à peu, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive d'une entière guérison. Et si
par

par leur situation ou par leur nombre trop considérable. on les voïoit souffrir, on éclaircira les Claïes. Cette Maladie est des plus dangereuses & très ordinaire.

Les Vers sont encore sujets, dit l'Auteur, à une certaine chaleur interne, qu'on guérit avec de la farine de Feuilles de Meuriers *. On humecte tant soit peu les Feuilles destinées à leurs Repas & on les soupoudre de cette Farine, en observant de diminuer la quantité des Feuilles, d'autant à peu près que l'on y met d'Onces de Farine.

La malpropreté leur est très contraire: Ils en souffrent beaucoup à cause de l'humidité dont ils abondent: Leur Crote fermente, & les échaufe. Il faut être très exact à tenir leurs Raïons ou leurs Claïes bien balaiés, ou, ce qui est encore mieux, en les changeant souvent de place.

Ces changements sont surtout nécessaires lors que les Vers aprochent de leur Mûe. Il faut alors employer plusieurs personnes, afin qu'ils soient transportés en même tems, en observant de les manier d'une main légère, & ne pas les laisser tomber, ni les placer rudement, ce qui les rendroit foibles & paresseux au travail. Ce simple changement d'une Claïe à une autre, les guè-

* Je dirai à l'Article des Meuriers, de quelle manière les Chinois préparent cette farine de feuilles de Meuriers.

guérit souvent de leur indisposition ; & si par négligence les Vers étoient au point de ne pouvoir être transportés assés promptement, les Chinois les soulagent en leur jettant dessus de la Paille hachée ou coupée très menüe, & ensuite ils mettent des Feuilles par dessus : Les Vers montent pour sa manger, & sortent par ce moien de leurs fumiers, qui les étouffent.

La délicatesse de ces transports consiste à les faire souvent, également, & adroitement, pour mettre à chaque fois les Vers plus au large. A mesure qu'ils grossissent ou grandissent, on partage les Vers d'une Claie en 3. puis en 6. & même jusqu'à 20. & davantage.

Mais ce qu'il y a de plus important, c'est de les changer à point nommé, lors qu'ils sont d'un jaune luisant, & prêts à travailler leurs Cocons. Il faut auparavant avoir préparé leur Logement pour filer.

L'Auteur Chinois propose de faire une espèce de Charpente, come un Toit allongé, tant soit peu incliné, dont le dedans sera vuide, & dont la pente sera divisée en divers compartiments, qui auront chacun un petit rebord, où i'on placera les Vers, qui s'arangent ensuite eux mêmes. Il dit qu'il faut qu'un Home puisse entrer au milieu de cette Machine, pour pouvoir y en-

tretenir un petit feu, pour garantir les Vers du froid, & de l'humidité. Cette Machine doit-êtré couverte & environée de Nattes, pour garantir les Vers de l'Air extérieur. Ces Animaux aiment à travailler en secret & dans l'obscurité.

Après la troisième Journée que les Vers ont filé, on ôte les Nattes, depuis une heure jusques à 3. & on laisse libre entrée au Soleil dans la Chambre, sans qu'il done pourtant sur le Logement des Vers; après cela, il faut les recouvrir.

Au bout de 7. Jours les Vers ont achevé leur Ouvrage, & les Cocons sont finis. Sept jours après les Vers perçent ces Cocons, & sortent transformés en Papillons.

Si ce que je viens d'extraire du Travail des *Chinois*, n'est pas suffisant pour conduire ceux qui souhaiteront de s'instruire dans l'art de nourrir les Vers à Soie; j'espère que ce que j'ai à ajouter, rendra cette Opération si simple, que pour peu d'attention que l'on y apporte, on pourra non seulement élever & nourrir des Vers à Soie avec succès dans les Païs, où ce travail s'exécute déjà, mais dans tout ceux où le Meurier pourra croître.

Je vai comencer par la manière de nourrir le Vermisseau, de tâcher de le préserver des accidents auquel il est sujet, & de le
con-

conduire jusqu'au moment qu'il s'enferme dans cette Prison précieuse, qui fournit non seulement à nôtre Luxe, mais même à nos besoins, & devient l'Objet d'une des principales parties d'un grand Commerce, qui donc de l'occupation, a tant d'Arts & à tant de Manufactures différentes. Combien n'a-t'il pas falu de Machines surprenantes, combien d'Arts n'a-t'il pas falu inventer, pour pouvoir parvenir à préparer toutes les Matières nécessaires a la fabrication des différens Tissus? Le Luxe ne s'est pas contenté du simple Ouvrage de nos Intectes, il a voulu encore qu'on alla fouiller dans les entrailles de la Terre pour en sortir l'Or & l'Argent, qui a les envisager au moment de leur naissance, paroissent si peu propres à fournir une augmentation de Richesses aux différentes Etofes. A la couleur simple & originaire de la Soïe, il en a falu joindre, qui par leur varieté, & l'arrangement de ses parties, nous représentent des Parterres vivans émaillés de mille fleurs, que le hâle du Soleil ne sauroit flétrir, & que nous ne craignons point de voir passer du soir au lendemain. Combien de Vêtements différents ne nous procurent pas ces petits Vermisseaux. Nous en avons des frais, des chauds & de toutes sortes de poids, quoi qu'il soit encore indécis, si nous

ne pourrions pas nous passer des charges dont nous acablons journellement nôtre Machine. Mais supposé que cela ne fût pas, nous avons porté bien loin le nécessaire. Combien n'y a t'il pas de Nations, qui ne conoissent point les Ameublemens. Ils ne savent ce que c'est que de se vêtir, & cependant ils ne souffrent pas plus du froid, ou du chaud, que nous d'avoir le Visage & les Mains à découvert. Je ne pousserai pas plus loin mes Réflexions, sur l'utilité de l'Insecte que nous avons à nourrir & à soigner. Je le reprends à l'endroit où j'ai laissé, dans sa première demeure, où il est né, sur les Feuilles de papier où les femelles avoient déposé leur Graine, & que j'avois fait éclore *, sur des Raïons, exposés à une chaleur de 18. degrés du Thermomètre de M. de *Reaumur*. Ce que l'on doit observer en premier lieu, c'est la manière de nourrir & soigner le Vermisseau j'usqu'à ce qu'il veuille se dépouiller de sa première peau, ou jusques à ce qu'il dorme pour la première fois.

L'on observera de ne leur donner les deux
où

* On prend ordinairement pour faire éclore la graine, le moment où l'on aperçoit que les Meuriers poussent de petites feuilles. On peut à cet instant préparer la Graine, come il a été indiqué. On met ordinairement 6 ou 7. Jours à sa préparation, & ce tems suffit pour donner celui qui est nécessaire à la feuille pour se fortifier.

ou trois premiers Jours que de la Feuille très tendre, le bout des brocs, les premiers qui poussent, qui seront portés légèrement sur les Feuilles de Papier où les Vers sont éclos. Cinq ou six heures après on levera les Vers pour les changer sur de nouvelles Feuilles de papier, en prenant par la queue les brocs qu'on leur aura donné à manger, qui seront tout couverts de Vers. Avec un peu de patience & d'adresse, on parviendra ainsi à changer tous les Vers d'une Feuille de Papier à une autre. Quoi que cette Méthode ne paroisse pas aussi prompte, que celle de se servir, à la manière des *Chinois*, d'un Filet, je ne lui trouve d'autre inconvénient, que le tems, qu'on est obligé d'employer à cette manipulation. D'ailleurs, je ne comprends pas trop comment on peut appliquer à ce travail l'usage d'un Filet, dont on doit être très embarrassé : En le supposant couvert de Vers, il sera tout de même question de les enlever de dessus le Filet, pour les poser sur la nouvelle Claire. Tout se réduit donc à prendre délicatement la queue du broc de la feuille couverte de Petits Vers, & à les déposer dans des Corbeilles d'ozier qu'on prépare pour les recevoir & qui sont toutes garnies de Feuilles de Papier. Ces Corbeilles doivent être ovales, de la longueur d'environ 2. Pieds & demi, sur 12. ou 15. pouces de

large dans le milieu. La Personne destinée à changer lers Vers tient à côté d'elle une de ces Corbeilles, & y transporte les Vers. Quand la Corbeille est suffisamment remplie, elle est transportée sur un Raïon, & l'on en prend une nouvelle pour servir au même usage. Voilà la manière que j'ai trouvé la plus expéditive & la plus simple.

D'autres Personnes se contentent les de transporter sur des Feuilles de papier posées sur des Planches de la grandeur de la Feuille, & quand on juge qu'une Feuille est suffisamment garnie on l'enlève avec facilité par les deux bouts, & on la glisse sur un nouveau Raïon.

Je suppose tous les Vers enlevés de dessus les Feuilles de Papier où ils sont nés, il est à présent question de leur donner de la nourriture, de les tenir très proprement, & dans la température des 18. ou 19 degrés à peu près.

Quant à la Nourriture, j'ai dit qu'on ne leur donnera que des Feuilles très tendres & les premières qui paroissent aux Arbres. Mais cette Nourriture doit leur être distribuée avec prudence. On évitera sur tout qu'elle ne soit mouillée par la Pluie, ou, par la Rosée, & pour cet effet on ne la cueillira qu'après que le Soleil sera levé : On la laissera une heure ou deux dans quelque Vaze de Terre vernisse & couvert d'un linge propre, avant que de la distribuer aux Vers.

On

On aura soin d'en avoir toujours la provision d'avance, afin de ne pas laisser languir les Vers. La Feuille doit être parfaitement saine, & nullement flétrie; exempte de toute humidité, qui ramoliroit les fibres des Vers & empêcheroit la transpiration, & l'Hydropisie s'ensuivroit. D'ailleurs il y auroit à craindre qu'un suc acre, & par conséquent peu nourrissant, ne rendit les Vers maigres, quoi qu'ils parussent très enflés. Il peut encore arriver que dans les tems où l'on a le plus besoin de Feuille, il survienne des Pluies; ce qui empêcheroit d'en faire provision. Le Remède à cet accident, c'est d'avoir un certain nombre d'Arbres destinés à être étêtés. On leur coupe toutes les branches, come on fait aux Saules; on transporte le Ramage entier sous des Couverts airés; on les suspend, & au bout de quelques heures la Feuille étant sèche, on la degage des Branches, & on la donne alors à manger aux Vers.

Voilà en général la manière de traiter les Vers, depuis le moment qu'ils sont nés jusqu'à leur première mue, les tenir propres, les changer de place de 12. en 12. heures, afin de ne les laisser point croupir sur le fumier, leur donner toutes les 3. heures de nouvelles Feuilles tendres dans les

comencemens, en proportionant la grosseur & la force de la Feuille à l'âge des Vers.

On se conduira de la manière que je viens d'indiquer jusques à ce qu'on s'aperçoive que les Vers vont être ataqués de leur première Maladie; ce qui se conoît, par l'enflure de la Tête. Il faut alors s'abstenir de leur doner aucune nourriture; ce qui seroit peine perdue. On leur jettera seulement quelque peu de Feuilles, pour obliger ceux qui ne seroient pas malades, à grimper sur la Feuille, pour les séparer des autres & éviter qu'ils ne soient inquietés par ceux qui ne sont pas encore en état de se dépouiller. Il est très nécessaire de faire cette séparation ou ce triage, afin d'égaliser les Vers autant qu'il est possible. En cet état, il ne leur faut que de la tranquillité & de la chaleur, de legers Parfums, faits avec du Vinaigre, & quelques Aromats, come Cloux de Gérofle, ou Noix Muscade: On mêle ces Ingrédients ensemble, & on met le tout sur un feu léger, afin que le Vinaigre s'évaporant, porte avec lui dans tout l'Appartement son odeur aromatisée. Les Vers resteront malades environ deux fois 24. heures, & au troisieme jour, on s'apercevra d'un commencement de convalescence. L'appétit leur revient
avec

avec la Santé ; mais il en est de ces petits Animaux come de toute autre Créature , qui auroit jeuné long tems ; il faut se garder de leur doner trop à manger dans les comencemens , & on augmentera leur ordinaire de soir à autre , jusqu'à ce qu'on soit parvenu à leur seconde Maladie , dans laquelle on se conduira de la même manière. Les Intervalles de ces Maladies varient beaucoup , suivant la manière dont ces Animaux sont nourris & les atentions qu'on apporte à les tenir dans une température convenable ; car suivant ces atentions plus ou moins scrupuleusement observées on avance ou recule leur fin. Le grand art , come le disent fort bien les Chinois , c'est d'abrèger la Vie de nos Vers , & de les forcer à doner leur Soie le plutôt qu'il est possible. Pour parvenir à ce but , il n'y a point d'autre moïen , que d'observer avec exactitude les règles prescrites pour leur nourriture , celles pour leur habitation , une température réglée , & une très grande propreté ; qui doit aussi être recomandée à ceux qui sont chargés de cueillir la Feuille ; Ils ne doivent jamais aller à ce travail sans s'être auparavant lavé les Mains. La Chambre d'Habitation de nos Animaux sera aussi tenue très proprement : On la balaiëra tous les jours , plutôt deux fois qu'une ; on l'arrofera & parfumera de même.

Si les Vers sont négligés dans leur jeunesse, ils ne prospéreront point : ils ne feront que languir, & l'espérance sera trompée. Les petits détails dans lesquels je suis entré, n'ont rien d'inutile, au contraire, il peut y avoir encore bien des choses qui m'auront échappé, & qui se conoîtront en suivant le travail.

La première mûe des Vers est une Maladie, que plusieurs nomment Someil. A suposer que ç'en soit un, il ne doit pas être des plus tranquilles ; puisque pendant ce Someil, l'Animal change de peau, & qu'une dépouille si complète doit-être un grand travail.

J'ai déjà fait observer, que les Vers à Soie ont quatre Maladies principales, occasionées par les changemens de peau : Il y a sept ou huit jours d'intervale de l'une à l'autre, plus ou moins. Il faut principalement faire attention à ce qui précède, ou qui acompagne cette douloureuse opération ; parce qu'il est question de faciliter le deshabillement, qui n'est pas simplement un changement de peau, mais un dépouillement parfait de toutes les parties de l'Insecte, tellement que l'Envelope une fois séparée, on la prendroit pour un véritable Ver : Ces Envelopes nous font voir l'extérieur de l'Insecte. On découvre parfaitement avec
une

une médiocre Loupe , les fourreaux des jambes , les ongles de leurs pieds , & toutes les parties dures & solides , qui envelopent la tête.

Si cette opération doit être douloureuse pour l'Insecte , elle n'en sera pas moins , un sujet d'admiration , pour un Observateur patient. Il remarquera qu'un jour ou deux avant que ce moment singulier arrive , les Vers cessent de manger , le mouvement & l'activité ordinaire sont interrompus ; ils ne marchent point ou très peu , & seulement pour chercher quelque endroit à n'être point inquiétés par des Compagnons. L'atouchement ne leur convient pas ; les parties de leur Corps sont aparemment en douleur : La tête se gonfle considérablement , tandis qu'il y a une contraction générale dans toute la Machine ; & tout état qui n'est pas naturel indique la douleur. Il faut dans ces moments que les Vers soient fort au large , & éviter qu'ils ne se touchent. Ils cherchent eux mêmes cet état , & on les voit éparpillés sur les bords des Corbeilles. Ils ont la tête élevée , avec la moitié du Corps , qui fait de tems en tems certains mouvemens , en quelque manière convulsifs.

On s'aperçoit facilement du tems , où le Vers doit se dépouiller. Ses couleurs s'a-

foiblissent. Les plus vives & les plus brillantes prennent une couleur terne ou foncée, presque toutes s'éfacent. La peau sans doute se desèche les lacs nourriciers l'abandonnent & il en est come des Feuilles des Arbres lors que la sève n'y est plus portée.

Dans cet état l'Animal continue les divers mouvemens dont j'ai parle. Il se courbe, il gonfle quelques uns de ses Anneaux, les uns plus que les autres. Sa peau ne résiste pas long-tems à de pareils tiraillemens; elle se fend, & des que ce moment est arrivé, on aperçoit une blessure au dessus du dos, sur le second ou le troisième Anneau: Elle laisse apercevoir une portion de la nouvelle peau, qui se distingue par sa fraîcheur, sa vivacité & sa couleurs. Cette première tente donne une grande facilité à l'Insecte de l'étendre: Il continue à gonfler l'Anneau suivant, qui s'élève au dessus du bord de la tente, & fait l'office d'un coin, qui l'oblige à s'aonger. La fente s'étend ainsi d'un Anneau à l'autre, & en continuant ces manœuvres le Vers se dépouille entièrement.

Les Vers qui ont changé de peau sont tres reconnoissables, par une différence entière des Couleurs, qui ont une fraîcheur & une vivacité remarquable. Ce changement

ment total de peau n'est pas plus difficile à imaginer & à expliquer, que le changement de dents, qui se fait journellement dans les Enfans. Les Anatomistes disent que la petite dent plus enfoncée dans l'alveole, croit au dessous de celle qui ocupe la partie supérieure de leur alveole comun; et elle la pousse en haut, en tâchant de s'étendre, & elle la force à lui céder sa place. Il en est de même du changement de plume des Oiseaux. Les jeunes plumes croissent tous les Ans au dessous des anciennes, qu'elles obligent à leur céder la place. Il en est à peu près de même de la peau du Vers à soie, & de tous les Quadrupèdes. Leurs poils se renouvellent au moins tous les Ans une fois. On voit visiblement leurs vieux poils tomber & les nouveaux prendre leur place: Mais ce n'est que peu à peu que les Quadrupèdes & les Oiseaux perdent leurs poils & leurs plumes, au lieu que le changement se fait tout à coup dans les Vers à Soie. Il n'est pas à douter, que le Vers qui se dépouille quatre fois en sa Vie n'ait quatre peaux les unes au dessus des autres, situées par lits come le sont les Pierres feuilletées dans les Carrières: Il y a selon toutes les apparences un grand nombre de vaisseaux, qui passent de la membrane inférieure à la supérieure;

&

& c'est vraisemblablement tous ces petits Vaisseaux , qui en font la liaison , & forment des épanchemens de liqueur entre chaque peau , qui facilitent la séparation de l'ancienne.

Je me suis écarté, *Messieurs*, de mon sujet; mais peut être, que ce petit écart ne sera pas tout à fait inutile: Il est nécessaire de conoitre les Vers dans tous les différens états que nous avons parcouru. Je vais finir par une Observation qui a encore son utilité; c'est sur l'état où se trouve le Ver au moment qu'il vient de quitter sa peau. Il semble avoir grossi considérablement, nonobstant une diette assés longue. Si on compare des Vers de même espèce, qui sont prêts a mûir, avec ceux qui ont mué, ceux-ci paroîtront considérablement plus gros. Mais ce qui est surtout très sensible, c'est l'augmentation & la grosseur de la tête. Il n'est pourtant pas a presumer, que cette augmentation de volume, se soit faite en un instant; mais il me semble, que l'on peut suposer que le Nouveau Ver, se trouvant trop à l'étroit dans son ancienne gaine, qui lui formoit une boîte trop étroite, s'est allongé, s'est étendu au dessous de la vieille peau, & l'a obligée de se tendre & de lui doner plus de large. Cela est d'autant plus facile à concevoir que cet état

état d'acroissement, de parties moles & tendres, permet assez de supposer ce que je viens d'avancer

Le Ver qui vient de muër, ne mange pas d'abord. Il ne comence à brouter la Feuille que 5 ou 6. heures après cette laborieuse operation. Ce n'est pas que le travail qu'il a été obligé de faire, l'en empêche, mais c'est vraisemblablement que les parties nouvellement exposées à l'Air, ont besoin de quelque repos, pour s'affermir; soit que ses dents soient nouvelles, ou qu'elles viennent de sortir de leurs anciens fourreaux, elles seroient trop moles dans ces premiers moments pour hacher la Feuille.

Je continuerai, *Messieurs*, dans une autre Lettre, mes Remarques sur les soins qu'on doit prendre jusques au moment que le Ver soit prêt à filer la Soie. Je suis &c.

A Dardagni le 8. Mars 1745. DARDAGNI.



RECHERCHES

*Sur JEAN FAUST le premier Imprimeur
de Maïence, adressées à Mr. ENGEL,
Membre du Conseil Souverain, & célèbre
Bibliotécaire de Berne.*

MONSIEUR,

TOUT le monde fait aujourd'hui que *Jean Faust*, ou *Fust*, come d'autres l'écrivent, passe pour un des principaux Inventeurs de l'Imprimerie. Son nom a parû avant aucun autre, dans les premiers Livres imprimez. Il y a là dequoi l'immortaliser; mais ce qui doit surprendre, c'est que l'on nous ait conservé très peu de particularités de cet Home illustre.

On fait seulement qu'il étoit Orfèvre de Profession, quoi que d'une bone Famille de Maïence. *Jaques Fust* son Frère étoit Bourguemaitre en 1461. Leur Famille étoit originaire d'*Aschafembourg*. Mr. *Marchand* dans son *Histoire de l'Imprimerie*, a ramassé tout ce que l'on a pû savoir de cet illustre Allemand, qui a fait tant d'honneur à sa Nation. Il nous a même appris que les Descendans
de

dé *Fust* reçûs parmi les Familles Patriciennes de Francfort, vers la fin du XVI. Siècle, s'y sont perpétuez jusqu'en 1704. & peut-être encore plus bas, & que deux d'entr'eux s'y sont rendus illustres par leurs Ecrits.

Mr. *Marchand*, qui nous a rassemblé tout ce qu'il a pû découvrir de la Vie de *Fust*, reconoit que l'on ignore bien des particularités que l'on seroit curieux de savoir. Il n'a rien pû nous apprendre de sa mort, par exemple.

„ On ne voit plus le nom de *FUST*,
 „ dit il, sur aucune Edition après celle des
 „ *Offices de Cicéron*, achevez le 4. de Fé-
 „ vrier 1466. & la première avec le nom
 „ de *Schoeffer* seul est du 8. Octobre 1467.
 „ Il est donc fort aparent que *Fust* mourut
 „ peu auparavant en 1466. ou 1467.*.
 Les Editions qui parurent les Années suivantes portent constamment le nom seul de *Schoeffer*.

Mr. *de Boze*, dans un Mémoire qu'il a inseré dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*, nous dit quelque chose de plus précis : Il nous apprend que *Jean Fust mourut sur la fin de l'Année 1466.*** Come il ne nous dit point d'où il a tiré ce fait, il y a
 apa-

* Hist. de l'Imprimerie p. 46.

** Tom. XIV. p. 258. Edit. de Paris.

aparence qu'il déduit simplement par conjecture. Je croi qu'il a rencontré juste. Mais les Curieux come vous, veulent des preuves.

Pour avoir quelque chose de complet sur l'*Histoire de l'Imprimerie*, il faudroit donc savoir le lieu & le tems de la mort de *Fust*. Je sai bien que plusieurs perfonnes jugeront cette conoissance peu nécessaire. Cependant il me semble que tout ce qui regarde cet habile Artiste, a qui la République des Lettres a de si grandes obligations, doit paroître intéressant. Je suis sûr, *Monsieur*, que vous n'êtes pas de ceux qui traiteront cet Article d'indifferent, & que vous lauriez quelque gré à celui qui vous fourniroit des Documens sur la mort de *Fust*. C'est dans cette confiance que je vai essaier de débrouiller cette petite particularité historique. Je me flate qu'à l'aide de quelques Recherches, que je soumets à vôtre jugement, je pourrai indiquer le lieu où *Fust* a fini ses jours, la date de cette mort, & jusqu'au genre de Maladie qui l'a emporté.

On voit dans la Bibliothèque de Genève deux Anciens Exemplaires des *Offices de Cicéron* imprimez à Maïence par *Fust* en 1465. & 1466. Ils sont sur de tres beau velin & fort bien conservez. Il paroît par une Note Manuscrite, que celui de 1466. avoit apar-

apartenu à Messire *Louis de la Vernade*, Chancelier du Duc de Bourbon, & il le tenoit de la main même de *Fust*, qui lui en avoit fait présent. Voici ce qu'il avoit écrit au dessous de la souscription de l'Imprimeur, & qu'on y lit encore fort distinctement ;

Hic Liber pertinet michi Ludovico de la Vernade Militi, Cancellario Domini mei Ducis Borbonii & Alvernie; ac Præsidenti Parlamenti Lingue Occitanie, quem dedit michi Jo. Fust supradictus Parisiis, in mense Julii, Anno Domini M. CCCC. LXVI. me tunc existente Parisiis pro generali reformatione totius Francorum Regni.

La première fois que je lûs cette Note, la fin m'en parût obscure. Je ne comprenois pas coment un Chancelier du Bourbonnois pouvoit être chargé de la Réformation générale des abus du Roïaume. J'étois tenté de soupçonner qu'il avoit un peu trop enflé ses titres.

Ne pouvant point deviner cette Enigme, & qui n'étoit même qu'une pure curiosité, je m'en tins à ce qu'il y a de clair dans la Note Manuscrite. Elle nous apprend que *Fust* étoit à Paris en Juillet 1466. qu'il y étoit venu pour débiter ses *Offices de Cicéron*, & qu'il en donoit quelques Exemplaires à des Seigneurs pour acheter par là leur protection.

Voilà déjà des particularités qui ne se trouvent point ailleurs, & je doute que qui que ce soit nous ait rien appris de *Fust* postérieurement à cette date. Mais, *Monsieur*, lors que je ne pensois plus ni à cet Imprimeur, ni au Patron qu'il avoit voulu se procurer par son présent, le hazard m'a mis entre les mains un Livre assez nouveau, où j'ai trouvé bien des éclaircissmens sur ce qu'il y avoit d'obscur pour moi, dans la petite Note de *Mr. de la Vernade*.

Vous avez vû, sans doute, l'*Histoire de Louis XI.* par *Mr. Duclos* de l'Academie des Inscriptions. J'y ai trouvé le Comentaire de ces paroles que je n'entendois pas, *Me tunc existente Parisiis, pro generali reformatione totius Francorum regni.*

„ En 1466. dit cet Historien, il se te-
 „ noit une Assemblée à Estampes pour la
 „ réformation de l'Etat. On étoit conve-
 „ nu par le Traité de St. Maur, qu'on
 „ nommeroit trente six personnes notables,
 „ savoir douze Prélats, douze Gentils-Ho-
 „ mes, & douze Magistrats, pour travail-
 „ ler à la réformation de l'Etat... La
 „ contagion qui affigeoit Paris, avoit re-
 „ tardé l'exécution de cet Article; mais
 „ enfin les Réformateurs au nombre de
 „ ving-un, ouvrirent leurs Assemblées à
 „ Paris le 15. Juillet 1466*.

Le

* Hist. de Louis XI. Tom. II. p. 23.

Le nom des Comiffaires vient ensuite. *La Vernade*, Chancelier du Bourbonnois, s'y trouve des premiers. Le Chef de la Commission étoit le Comte de Dunois. Il devoit toujours être présent, & aprouver ce qui seroit réglé à la pluralité des voix. L'Assemblée fut transférée à Estampes, à cause de la Contagion qui régnoit toujours à Paris.

Mr. Duclos nous décrit cette Année là come fort funeste à la France. La Récolte fut perdue, & la Peste, suite ordinaire de la Difette, désola cruellement Paris & les environs. Dans les seuls Mois d'Août & de Septembre, il périt quarante mille Homes.

La conjoncture n'étoit guère favorable pour un Imprimeur, qui avoit aporté des Livres curieux à vendre à Paris. Ce que j'y vois de plus triste, c'est que suivant toutes les aparences, le pauvre *Fust* se trouva envelopé dans cette Mortalité. Nous avons vû qu'il étoit à Paris en Juillet 1466. Au Mois d'Août & de Septembre la Peste emporte un prodigieux nombre de Persones dans cette Capitale. Il est vraisemblable que *Fust* n'aura pas sû se retirer à propos. Un Home qui a de précieuses Marchandises dans un lieu infecté, ne fait pas s'en arracher quand il le faudroit, & lors que le danger est éminent, & qu'on voudroit

se sauver, on ne le peut plus. Ce qui rend cette conjecture fort probable, c'est que depuis cette Epoque, il n'est plus fait mention de *Fust*. S'il est mort de cette manière, il ne faut pas être surpris de ce qu'aucun Auteur ne nous a rien dit de sa Mort. On fait que le sort de ceux qui meurent de la Peste est ordinairement le plus ignoré, à cause de la confusion qui règne dans ces tristes circonstances. Un Etranger sur tout, envelopé dans une semblable désolation, n'est remarqué de personne. Dans les lieux mêmes où les Regitres Mortuaires sont tenus le plus exactement, ils n'ont plus lieu alors. Ainsi on ne sauroit y recourir dans la suite, pour savoir ce que sont devenus ceux à qui l'on s'intéresse.

Si *Fust* a fini ses jours si tragiquement, come il y a tout lieu de le croire, avouez, *Monsieur*, qu'il a essuié de rudes traverses. Après qu'il eut vendu à Paris plusieurs Exemplaires de sa Bible, dans un précédent Voiage qu'il avoit fait dans cette Capitale en 1462. l'Année même qu'elle fut imprimée, sa Patrie fut désolée. Il s'éleva de grands troubles à Maïence sur la fin de cette Année. Deux Concurrens se disputèrent la Souveraineté de cette Ville*. *Adolphe de Nassau* la surprit, la mit au pillage,
tailla

* Adolphe de Nassau, & Dietherick d'Isembourg.

tailla en pièces plus de 400. Bourgeois. Ceux qui n'y périrent pas prirent la fuite. Tout le Commerce fut interrompû. Le Travail de *Fust* & de son Associé cessa pendant plus de deux Ans. Il rétablit sa Presse & recommence à la faire rouler en 1465. & 1466. Il retourne à Paris pour débiter le fruit de son travail. Il lui faut pour cela une grande Ville, & qui ait même une Université. Mais après un très petit séjour dans cette Capitale, il y meurt tragiquement de la Peste. Ce qui restoit de ses Livres dût même être perdu pour ses Héritiers, soit par la difficulté de les retrouver, soit à cause du droit d'*Aubain*, qui a lieu en France.

Ne vous semble-t-il pas, *Monsieur*, que le triste sort de *Fust* donne lieu à faire une Objection contre la Providence ? Il nous paroît digne du Créateur de l'Univers de protéger ces Génies inventifs, qui après bien des efforts & avec un courage que les difficultés ne rebutoient point, étoient venus à bout de procurer aux Homes un Art aussi utile que l'Imprimerie ; un Art sur tout propre à multiplier à l'infini les Livres sacrez, & qui met tous les Chrétiens en possession de ce Trésor à fort peu de fraix. Cependant ces habiles Artistes qui semblent avoir si bien fécondé les vûes de la Divinité, sont ceux qui ont essuié les plus

rudes épreuves. Voilà coment nous raisonnons quand nous ne regardons que superficiellement les Evénemens de la vie. Mais un Examen un peu plus aprofondi nous fait juger bien autrement, & ce qui donoit lieu auparavant à une Objection contre la Providence, devient une preuve de sa Sagesse. L'Imprimerie, encore dans son Berceau à Maïence, fut bouleversée par le Sac de cette Ville, & pensa y être étouffée dans sa naissance. Cependant voïons un peu plus atentivement quelles furent les suites de ce désastre ? Plusieurs Ouvriers que *Fust* & *Schoeffer* emploioient, & de qui ils avoient exigé le secret, s'enfuirent de Maïence. Cette dispersion les jetta dans diférens Pais qu'ils instruisirent de la Découverte, & qu'ils mirent en état d'en profiter. Cet accident répandit des Imprimeurs dans les principales Villes de l'Europe, où ils portèrent ce bel Art, que les Inventeurs vouloient tenir renfermé dans l'enceinte de leur Maison. Ce sont donc là des Calamitez heureuses, & qui nous donnent lieu d'admirer coment Dieu fait tirer le bien du mal. On doit prononcer sur le désordre & la confusion de Maïence, qui déranga l'Art de l'Imprimerie qui ne faisoit presque que de naître, come sur la Confusion des Langues à la Tour de Babel.

Elle

Elle avoit doné lieu de même à une dispersion & à des Etabliffemens qui entroient dans les sages vües de la Providence.

Vous trouverez fans doute, *Monsieur*, que mes petites Remarques sur l'Imprimerie auroient été plus à propos il y a quatre ou cinq Ans. Il parût en 1740. une prodigieuse quantité d'Ecrits sur ce sujet. On peut dire que c'étoit alors l'*Evangile du jour*. Dans la plupart des Univerfitez d'Allemagne, on célébra la Fête du 3me Jubilé de la Découverte de l'Imprimerie. Mais outre que les Conjectures que je vous comunique aujourd'hui ne me font venues dans l'Esprit qu'en lisant l'*Histoire de Louis XI.* je vous prie de remarquer qu'on continue encore à éclaircir cette Matière. Nous avons reçû il n'y a pas fort long-tems, deux Volumes de l'Académie des Inscriptions de Paris, où l'on y est revenu plus d'une fois. Vous trouverez dans le Tome XIV. jusqu'à trois diférens Mémoires sur l'Imprimerie, qui se suivent immédiatement. Le 1er roule sur quelques endroits des *Annales Tipografiques de Maittaire*. Le 2^d. sur quelques Circonstances de l'*Histoire de l'Imprimerie*; & le 3me sur la Notice du premier Livre imprimé avec une date certaine*.

X 3

Dans

* Hist. de l'Acad. des Inscriptions, Tom. XIV. p. 227. & suiv.

Dans le 1er de ces Mémoires, Mr. de *Boze* examine la date d'un Livre imprimé à Venise en 1461. par *Nicolas Jenson*. C'est le DECOR PUELLARUM. Il fait voir évidemment, contre le sentiment de *Maittaire*, que cette date est fautive, & qu'il faut nécessairement la reculer jusqu'en 1469. La seule Remarque que j'ai à faire la dessus, c'est que Mr. *Ifelin*, qui est mort Professeur de Théologie à Bâle, & qui étoit aussi de l'Académie des Inscriptions, avoit déjà prouvé la même chose dans une Dissertation que vous trouverez dans le *Mercur*e Suisse *. Quand on compare ces deux Pièces, on est surpris de leur conformité. Dans le 2d Mémoire, Mr. l'Abbé *Salier* donne la Notice d'une ancienne Bible découverte il n'y a pas long-tems, & il en fait l'Histoire. Mr. *Boudot*, Employé dans la Bibliothèque du Roi, a eu le bonheur de la tirer d'Anneci en Savoie, & l'a cédée au Roi qui l'a placée dans sa belle Bibliothèque. Elle n'a aucune indication d'impression; mais Mr. l'Abbé *Salier* a de fortes raisons de la croire imprimée à Maïence en 1550. Come voisin d'Anneci, j'ai eu la curiosité de m'informer de qui le Libraire de Paris avoit acheté cette Bible. Voici ce que m'a répondu un Religieux Bénédictin dont le

Mo-

Monastère n'est pas éloigné, & qui a beaucoup de goût pour la Littérature.

„ La belle Bible qui a été achetée dernièrement pour la Bibliothèque du Roi de France, est sortie d'Anneci, de la Bibliothèque de nôtre fameux Jurisconsulte le Premier Président *Favre*. Ses Héritiers la vendirent, ou plutôt la donnèrent pour un morceau de pain, à un Eclésiastique de nôtre Diocèse, Professeur ou Régent de seconde, nommé Mr. *Vittoz*, qui la revendit au Sieur *Boudot*, Libraire de Paris, pour un Ecu de trois Livres. Il l'a mise dans la Bibliothèque du Roi, & cela lui a valu, dit-on, une gratification de trois ou quatre mille Livres. Le bon Home *Vittoz* vient de demander à son Evêque un Bénéfice dans les Montagnes du Faucigni, dont il est originaire, & il s'y est retiré pour le reste de ses jours.

Etant au fait, come vous l'êtes, *Monsieur*, du prix de ces premiers Effais de l'Imprimerie, vous ne serez pas surpris de la manière dont le Roi a païé cette Bible : Sans parler de la libéralité du Prince qui n'a pas voulu s'en tenir précisément à la valeur du Livre, vous savez qu'on a vû vendre presque autant des Bibles postérieures à celle-là. Il y a un peu plus de vingt-Ans que dans une Vente publique qui se fit à Paris, la Bible
de

de Maïence de 1462. s'y trouva parmi les Livres rares. L'Abé de *Rotbelin* la poussa jusqu'à trois mille Livres, mais le Comte d'*Oim*, Ambassadeur du Roi de Pologne, renchérit sur l'Abé, & l'emporta. Il est vrai que cette dernière Bible de *Fust* est beaucoup mieux imprimée que la première. Mais vous savez mieux que moi qu'en matière de ces premières productions de l'Imprimerie, les plus informes & les plus grossières sont les plus recherchées, parce qu'elles marquent une date plus ancienne. Avouez, *Monsieur*, que si les Inventeurs de l'Imprimerie revenoient au Monde, ils seroient bien surpris de voir l'empressement des Curieux pour les premiers Essais de leur Art, dont eux-mêmes avoient honte vingt-Ans après les avoir produits.

Dans le 3. Mémoire de l'Académie des Belles Lettres, Mr. de *Boze* donne la Notice du fameux Psautier imprimé à Maïence en 1457. qui est le premier Livre portant une date certaine. L'Inscription qui est à la fin apprend qu'il a été imprimé par *Jean Fust* & *Pierre Schoeffer*, & qu'il fut achevé le 14. d'Aout: Ce Psautier a des singularités que Mr. de *Boze* décrit avec une grande exactitude, & qui donnent beaucoup de jour à l'Histoire de l'Imprimerie.

L'Académicien nous dit à la fin de son
Mé-

Mémoire, que *Si Fust & Schoeffer ne sont pas absolument les premiers Inventeurs de l'Art de l'Imprimerie, ils sont du moins les premiers & les seuls qui l'aient exercé publiquement jusqu'en 1462. qu'ils donèrent en deux Volumes in folio, cette fameuse Bible encore si recherchée des Curieux* *.

Avec quelque soin que l'on ait fouillé dans les Bibliothèques, pour y déterrer les premiers Essais de l'Imprimerie, on n'en a pû trouver aucun qui porte le nom de *Guttemberg*. Cependant on convient presque généralement aujourd'hui qu'il doit passer pour le véritable Inventeur. Dès l'An 1450. il avoit mis la plus grande partie de son bien, à chercher le secret de l'Imprimerie. Començant à desespérer du succès il comunique le tout à *Fust* son Voisin, Citoyen de la même Ville, dans la Bourse de qui il trouva dequoi fournir aux dépenses qu'il falloit encore hazarder pour parvenir à son but. Ils travaillèrent ensemble, & l'on prétend qu'en 1452. ils avoient porté la chose à peu près au point où ils le souhaitoient.

Mr. Schoepflin, Professeur des Belles-Lettres & d'Histoire à Strasbourg, qui vous est fort connu, a entre les Mains plusieurs Pièces originales propres à éclaircir l'origine de

* Hist. de l'Acad. des Inscriptions. Tom. XIV. p. 265.

de l'Imprimerie, & qui en font honneur à *Guttemberg*. Ce sont plusieurs de ses Lettres, par où il paroît qu'il avoit réellement trouvé les Caractères mobiles & sculptés. Peut-être n'étoient-ils qu'en bois, & propres seulement à imprimer des Livres d'Eglise. Le Psautier de 1457. est de ce genre, & en fort grosses Lettres. Quoi qu'il en soit, *Fust* & *Guttemberg* se brouillèrent en 1455. après avoir travaillé de concert pendant quelque tems, & cette rupture donna lieu à *Fust* de s'attribuer toute la gloire de la Découverte. Mr. *Schoepflin* a envoyé un Mémoire là dessus à l'Académie des Inscriptions dont il est Membre: Il y a apparence qu'il ne tardera pas à paroître. Ce Savant vous aura sans doute appris, quand vous eûtes le plaisir d'être ensemble, qu'il travaille actuellement à l'Histoire d'Alsace en deux Volumes in folio. Le 1er aura pour titre *Alsatia illustrata*, & le 2d. *Alsatia Litterata*. Dans ce dernier il donnera les Pièces qui regardent l'Imprimerie. Les Lettres de *Guttemberg* y seront imprimées en Allemand & en Latin.

Tout le monde sait que le génie de *Schoeffer*, que *Fust* s'étoit associé, & à qui il donna sa Fille, contribua beaucoup à perfectionner cet Art naissant. C'est lui qui trouva le secret de fonder les Caractères,
Arti-

'Article des plus essentiels dans l'Imprimerie. Mr. de Boze nous apprend que le premier Livre qui fut imprimé avec des Caractères de métal, fut le *Rationale Durandi*, imprimé à Maience en 1459. Il me semble, Monsieur, que l'on sait présentement à quoi s'en tenir sur l'Origine de l'Imprimerie, sujet qui été si tort rebatu depuis quelque tems. Je suis &c.

Genève le 25. Avril 1745.

B. B.





DISCOURS

Du Président de la Société de la *Parfaite Félicité*, à la réception d'une Sœur.

Mademoiselle ma très chère & très aimable Sœur.

C'Est avec le plus grand empressement que nous vous recevons dans cette agréable Société : Nous croions y voir entrer avec vous les Ris & les Graces : Par tout où vous êtes on croit respirer un Air plus pur & plus serein. FLORE se plait à suivre vos pas, & les Fleurs qu'elle fait naître reçoivent un nouvel éclat de vôtre présence. VBNUS assiste avec elle dans nos Assemblées. Le Zéphir & l'Amour les accompagnent. Le Zéphir y devient moins volage, & l'Amour, plus tendre, ne blesse ici les Cœurs qu'avec des flèches dorées. Son Flambeau n'éclaire que des Amans heureux & fidèles. S'il leur fait verser quelques larmes, il les essuie d'abord lui même avec son Bandeau, & l'on ne fait s'ils soupirent leurs peines ou leurs plaisirs.

C'est

C'est ici où la Nature a repris ses anciens Droits, que l'Orgueil & le Caprice des Homes lui avoient ravi. Ici règne une égalité parfaite : Sans distinction de Rang & de Condition, pour être aimé il suffit d'être aimable. Nous ne conoissons point de Titres plus grands que l'Esprit, la Jeunesse & la Beauté. Quelle gloire & quel avantage de nous soustraire à la Tyrannie de l'Ambition & de l'Avarice, de ne consulter dans le choix que nous faisons que nos yeux & nôtre penchant, & de n'unir que des Cœurs qui sembloient déjà se chercher & dont une heureuse sympathie resserre les nœuds !

C'est ainsi que les premiers Homes, guidés par les Loix Naturelles & plus sages que nous, suivoient leur goût, & leurs inclinations. La Raison, qui ne nous a été donnée que pour nous rendre heureux, approuvoit une Union qui conduit au Bonheur, & que les Loix Civiles, souvent injustes & cruèles, n'avoient pas encore osé condamner. Depuis lors on a substitué à l'instinct & au sentiment des Règles arbitraires, dictées par la fantaisie, l'intérêt, & la vanité. Quel ravage de telles Loix n'ont-elles pas fait ! Quel trouble n'ont-elles pas apporté dans la Société ? La Paix, l'aimable Paix n'a pû habiter en des Lieux où la

Haine

Haine & la Discorde faisoient sentir leur fureur. La Félicité bannie avec elle de dessus la Terre se retira dans le Ciel, ou elle a trouvé un azile digne d'elle. Nous l'avons rapellée parmi nous ; elle s'est rendue à nos Vœux ; elle reçoit des hommages sincères, & l'Isle où elle se plaît à faire son séjour, & où des mains pures lui ont élevé un Temple, n'est pas loin de ces Lieux. Mais avant que d'y faire fumer l'Encens que vous lui devés, il faut promettre ici solennellement, *Ma très chère Sœur*, que vous serés docile à ses Leçons & soumise à ses Loix. Et quelles Loix sont plus propres à nous rendre heureux sur la Terre, que celles de la Princesse Félicité ! Marchés donc aujourd'hui avec assurance. Vötre Voïage ne sera ni long ni pénible. L'Ancre que vous portés vous mettra à couvert des Tempêtes qu'excite le fougueux Aquilon ; & notre Divinité Protectrice vous conduira elle même au Port. Sous ses Auspices, vötre Vaisseau ne redoutera ni les Ecueils ni les noirs Orages : Vous verrés les *Dauphins* & les aimables *Tritons* se jouer autour de vötre Nacelle, qui glissera légèrement sur les Ondes. Les Sirènes feront rétentir à vos Oreilles leur chant harmonieux ; & *Neptune* sortant des Flots, la tête couverte de Mouffe,

sui-

suivra le Char de *Venus*, qu'accompagnet les Graces & les Amours. L'Isle ou vous aborderés est chérie des paisibles *Alcions*, & des *Tourterelles*, qui nichent sur les bords: Elle est pleine d'*Orangers* & de *Mirthes*, qui y croissent sans culture: La *Vigne* s'y marie avec l'*Olivier*, & y porte toute l'Année des Fruits délicieux. Les Ruisseaux, qui arrosent les Plantes, y coulent sur un Sable d'Or; le Rivage y est semé des *Fleurs* odoriférantes, qui semblent se multiplier dans le Cristal des Eaux, qu'elles orment & qui les embélit à son tour. Mille Bergers y dansent avec leurs Bergères, au son du *Hautbois* & de la *Flûte*, & célèbrent les bienfaits de la Déesse. Les *Matelots*, les *Mouffes*, & les *Pilotes* se joignent à eux & se félicitent, par leurs Danses ingénues, d'être arrivés au Port, & de jouir des douceurs d'un heureux calme. C'est dans cette Isle où les Jeux badinent avec la Sagesse; c'est là où l'on trouve cette sérénité philosophique, qui est la marque la plus assurée d'une Ame maitresse d'elle même, & exemte des Passions tumultueuses.

Le Tableau, que je viens de vous faire, *Ma très chère Saur*, n'est point une de ces fictions agréables & ingénieuses, qui, semblable à un songe, s'évanouît au réveil. Vous verrez bientôt cet heureux séjour;

& vous conviendrés que je n'en ai tracé ici qu'une foible image. L'Isle où le jeune & aimable *Télémaque* fit la Cour à la Nymphé *Eucharis*, aux yeux de la jaloufe *Calypso* n'est point à comparer à celle où vous allés entrer. Loin de ces Lieux fortunés fuient la Vieilleffe froide & chagrine, la honteufe Volupté, les Passions crüelles, les Soucis rongeurs & les noirs Chagrins qui les accompagnent. L'Innocence & la Paix y tiennent leur Empire. Plus ceux qui abordent dans l'Isle ont d'amour pour ces aimables Divinités, & plus ils y trouvent de charmes & de douceurs. L'on y fait l'Amour, mais c'est sans grossièreté, sans inconstance & sans artifice. Les Sens y sont d'accord avec la Raison. L'on ne cesse pas d'aimer la même Personne, parce qu'elle ne cesse pas de plaire, & qu'en excitant les desirs, elle se garde bien de les satisfaire. Les Belles n'y doivent rien à l'Art; elles n'ont point d'autre Miroir que le Cristal des Fontaines, ni d'autre parure que des Fleurs cueillies par leurs Adorateurs. Elles ne tiennent leurs attraits que des mains de la Nature, qui semble prodiguer en leur faveur toutes ses Richesses. Vos Conversations, *Mère très chère Sœur*, seront conformes aux Mœurs & au Caractère des Habitans de l'Isle. L'on y propose des Questions galantes.

La

La Bergère qui y répond le mieux est récompensée par un Bouquet que lui présente son Amant & qu'il a soin d'attacher lui-même. Si c'est un Berger qui remporte la Victoire il a pour prix un Baïser de celle qu'il aime, & il se croit le plus heureux des Mortels. On demande par exemple, *Lequel est le plus doux d'aimer ou d'être aimé? Quel est l'Art de plaire le plus assuré? Si l'Amour n'est pas un plus grand Bien que les Richesses & les Dignités? Et si de toutes les Erreurs des Hommes ce n'est pas du moins la plus agréable?* Vous voïez, *Ma très chère Sœur*, que toutes ces Questions n'intéressent pas moins le Cœur que l'Esprit, & que c'est avec beaucoup de raison qu'on a fait graver sur le Frontispice du Temple de la Déesse, cette Maxime d'un Poëte.

*La Beauté n'est que pour plaire,
Le Cœur n'est que pour aimer.*





LETTRE

A Mr. *****, sur la manière de recevoir
les Maitre - ès - Arts dans l'Université de
B A L E.

M O N S I E U R ,

C'Est avec plaisir, *me distés vous*, que vous avez parcouru la Rélation qui se trouve dans le Journal de Janv. pag. 54. Vous y avés vû en détail, la manière de disputer les Chaires, dans nôtre Université, & l'ordre que l'on suit dans l'élection de nos Professeurs. Vous souhateriés à présent, *Monsieur*, que je vous marquasse en abrégé en quoi consiste l'élection des *Maitres - ès - Arts*. Voici en peu de mots, tout ce que je puis vous apprendre sur ce sujet.

Vous saures, *Monsieur*, que les Etudians de nôtre Université ne restent jamais plus de trois Annees en Philosophie. Il est fort rare d'en rencontrer qui s'y arrêtent plus long-tems, & leurs trois Années écoulées, la plûpart se croient Philosophes & Philosophes consumés. Mais je vous avouerais, que je n'ai jamais pû approuver cette Méthode,
&

& je ne comprends pas, comment dans ce court espace de tems, on peut avec exactitude, parcourir le vaste País que la Philosophie présente à nos yeux.

Quoi qu'il en soit, ces trois Années écoulées, le Doïen de la Faculté Philosophique, leur fait savoir par une Afiche, que le tems de fournir une autre Carrière est proche, & qu'il est prêt de leur acorder la permission de sortir de l'Etude philosophique. Nos *Candidats*, come nous les apellons, ne manquent pas de se rendre le lendemain chez le Doïen, pour lui demander la permission de paroître devant l'Ordre Philosophique. La permission acordée, ils se rendent au jour fixé dans le Collège inférieur. Là le premier des *Candidats* adresse au nom de ses Condisciples un petit Discours à l'Assemblée, pour obtenir la permission d'être admis à l'Examen. Le Discours récité les *Candidats* sortent de la Chambre, en atendant leur sort. Après que les Professeurs ont examiné les Sujets qui se présentent, on fait rentrer les Prétendans, & après leur avoir dit en peu de mots, ce qu'on a remarqué sur leur conduite, on les renvoïe chez eux, sans leur fixer le jour de leur Examen.

Je dois vous aprendre, *Monsieur*, qu'ils en ont deux à soutenir. Le 1er est celui

qu'ils nomment *Tentamen*, & le second est le grand Examen. Jamais on n'examine plus de deux ou trois à la fois.

Le jour de leur *Tentamen*, étant venu, on le leur fait savoir par le Bédauz. Conformément à l'Ordre de la Faculté ils paroissent au jour fixé. On les introduit d'abord dans une Chambre, où l'Ordre Philosophique doit se trouver en Corps, mais il en y a toujours quelques uns qui sont absens. Ce *Tentamen* est uniquement destiné aux Langues, à la Logique, & à la Rhétorique. Le *Tentamen* subi, qui dure à peu près 2. ou 3. heures, les Candidats se retirent chez eux. C'est après cet Acte que les Professeurs s'entretiennent sur la Science des Prétendans. S'ils trouvent qu'ils méritent le Grade auquel ils aspirent, il les admettent au grand Examen, sinon, il n'est plus fait mention d'eux, mais ce cas n'arrive que très rarement.

C'est le Bedauz qui vient apporter la nouvelle qu'on est admis à l'Examen, & c'est ce qu'il appelle apporter la *bona nova*. Le jour de l'Examen fixé, on se rend dans le même lieu, où l'on a essuyé le *Tentamen*. D'abord on debute par vous faire quelques Questions sur la Phisique : Après la Phisique, suit l'Histoire : Le Droit Naturel vient ensuite, qui est suivi de
la

la Géométrie, de l'Arithmétique, & de la Sphère. Quand même un Candidat auroit fait parfaitement mal dans cet Examen, on ne peut plus lui refuser d'être admis. Cet Acte ne dure pas plus long-tems que le *Tentamen*, & personne ne peut y assister sinon les Examineurs.

Après que tous les Candidats sont examinés, on leur fixe un jour, auquel ils sont obligés de se rassembler, pour comparoitre devant leurs Examineurs, & pour entendre leur sort. Car vous saurez, *Monsieur*, que c'est suivant la Science qu'on les place. Celui qui a mieux fait, passe devant son Inférieur; mais ce changement n'a lieu que très rarement.

Le jour fixé, ils se rassemblent. Alors le Bedaux, les apelle l'un après l'autre par leur nom précédé de la Formule Q. F. F. Q. S. & les introduit dans la Chambre où se trouvent leurs Examineurs. Le Doïen qui parle au nom de l'Assemblée, adresse une petite Exhortation aux Prétendans, & il fait lire au premier, le Serment de fidélité, que ses Condisciples confirment, en lui donant la main. On leur nomme leur Promoteur, & chacun d'eux se retire chez soi, plus content que s'il venoit de remporter le gain d'une Bataille.

Trois ou quatre Semaines avant la Pen-

tecôte (c'est dans ce tems que se fait leur Promotion) le Promoteur fait venir tous les Candidats chez lui, pour leur distribuer à chacun un Sujet, sur lequel ils doivent travailler. Il s'agit de faire un petit Discours, que chacun récite le jour de la Promotion. Mais come cet Acte ne dure que trois heures, & que chacun des Prétendans doit réciter son Discours, ils ne peuvent pas être fort longs, d'autant plus qu'il y en a des fois jusqu'à 15. ou 16. qui aspirent à ce Grade.

Me voici finalement arrivé au plus beau jour de nos Candidats. Je veux parler du jour de leur Promotion. Vous diriez, en les voiant, que c'est le Corps le plus respectable. Leurs Rabats en imposent, & leur air n'a rien que de très majestueux. Ils se rendent de bone heure au Collège supérieur, habillés de noir, en Manteaux & en Rabats. Alors chacun d'eux, accompagné d'un Professeur, qui marche à la gauche, & du Bédau qui précède, avec un Sceptre, infiniment plus brillant que celui du *Dieu Jupiter*, marche à grands pas vers la Cathédrale, où ils entendent le Sermon, & dans la Prière on implore le Secours Divin sur leurs Persones.

Au sortir du Temple ils attendent que l'Assemblée soit formée. Vous saurés Mr. que

que c'est dans une Sale de la grande Eglise, que l'on nomme *Brabentorium*, que se célèbre cette Cérémonie.

L'heure sonée, chacun se prépare, & se range à la droite de son Conducteur. Le signal donné, la simphonie comence à résoner, ils entrent dans l'Auditoire. A les voir on jurerait que c'est tout autant d'Espoux, qui aux pieds des Autels, viennent engager leur foi. On les voit avancer à pas plus mesurés, que le Doïen & la Faculté qui les conduit. Ils se rangent incessamment dans la Chaire inférieure, & la simphonie cesse. Leur Promoteur monte dans la Chaire la plus exhaussée, & il débute par un petit Discours. Ce Discours fini, les Candidats comencent à étaler leurs progrès dans l'art de *Cicéron*. On les écoute un moment, la plupart des Assistans n'y entendant rien, s'ennuient, comencent à causer; à Dieu les beaux Discours, il n'est plus possible de comprendre un seul mot! C'est assez l'ordinaire des Actes publics. D'abord qu'ils ont cessé de haranguer, le Promoteur se lève, dit encore quelques petites choses, & les Candidats sortent de leur Chaire, pour aller se ranger vis-à-vis des Professeurs. Le Notaire de l'Académie arrive, qui leur lit leurs devoirs, & leur fait promettre qu'ils s'en aquiteront. Ils s'y engagent en lui donant

la main. Cette Cérémonie accomplie, le Bédaux les conduit dans la Chaire de leur Promoteur. D'abord il les félicite, il leur met le Chapeau, il leur ceint l'Epée, leur met la Bague au doigt, & il feuillete un Livre en leur présence. Il les nomme Docteurs en Philosophie, il leur donne la permission d'enseigner, de disputer les Chaires, & tout cela au nom de l'Evêque de Bâle. Après tous ces honneurs reçus, ils descendent de la Chaire, pour rejoindre leurs Conducteurs, qui les ramènent dans le Collège inférieur. Là le Promoteur adresse encore un petit Discours à l'Assemblée, & après qu'il a fini chacun se retire. Voilà Monsieur en abrégé en quoi consiste cette Cérémonie, & la Promotion des Docteurs se fait à peu près de la même manière.

Je suis &c.

Bâle ce 20. Mars 1745.



CONTÉ

*A Madame G***,*

DE la jeune & belle Caton ,
Je vais célébrer la Mémoire ;
Déjà ses Amours & son Nom ,
Rérentissent dans ce Valon .
J'espère qu'on voudra m'en croire ;
Ceci n'est point une Chançon .
Pour immortaliser & ses faits & sa gloire
J'aurois besoin de ce Craion .
Qui jadis nous traça l'Histoire ,
Du tendre & galant Céladon ,

Vous dont la facile Eloquence ,
Au Conte le plus vieux & le plus répété ,
Done l'air de la nouveauté ,
Me refuseriez vous un moment d'audience ?
Ici la simple Vérité ,
N'a pas besoin d'un éclat emprunté ;
Pour le récit que je comence ,
Et que je n'ai point inventé ,
Je ne veux que vôtre indulgence .

Ce n'est point d'illustres Aïeux ,
Que Caton tient son origine ;
Elle ne doit rien qu'à ses yeux ,
A ses traits , à sa bone mine .
Aujourd'hui que faut-il de mieux ,
Pour faire une bone Cuisine ?
Fut-il sorti de Jean Farine

Un Objet charmant, gracieux,
 Nous paroît de Race divine.
 Gentil minois, sur taille fine
 Sufit pour plaire aux Denu - Dieux.
 Auffi dès le Printems de l'âge,
 Des Bergers & jennes & vieux
 Nôtre Caton reçût l'hommage.
 Elle réferva fon fufirage
 A celui qui plus vigoureux
 Sembloit promettre davantage.
 Mais par un vilain tripotage,
 A peine fut-elle en Mènage
 Qu'il ceflat d'en être amoureux;
 Et le Galant plia bagage.
 Nôtre Caton étoit trop fage,
 Pour regretter un pied poudreux,
 Et courir après un Volage,
 Qui part fans faire fes adieux.
 Je lui fouhaite un bon voiage.
 Vôtre fort n'est pas malheureux
 Belle Caton, pour apanage
 Il vous refte vôtre corfage.
 Quoi qu'en difent les Envieux
 Peut-on un plus riche équipage?
 Qui veut, ne l'a pas en partage;
 C'est le bien le plus précieux,
 Quand on a l'art d'en faire ufage.
 Caton qui n'étoit plus à fon aprentiffage,
 Et qui de mille Amans avoit reçu les vœux,
 Ne voulut pas d'un long Veuvage,
 Eprouver le fort rigoureux.
 Le jeune Licas de fes feux,
 Sans faire un frivole éta'age,
 Lui dône un Poupon pour Otage.
 Que les Homes font dangereux!
 Caton en voilà déjà deux;
 Et le fecond vous laiffe un gage

Qui pourroit couvrir d'un nuage
 Vôtre renom si glorieux.
 Tâchés, du moins, sous de saints Nœuds
 De couvrir le sanglant outrage
 Qu'il vous a fait par son Ouvrage.

Mais quoi ! De ses liens le Berger se dégage ;
 Et fuit déjà loin de ces Lieux.

Je vous entens gémir d'un départ odieux,
 Dont tout vous retrace l'image.
 Tendre Caton prêtés courage ;
 Les mouvemens impétueux

Qu'excitent dans un Cœur la tristesse & la rage,
 Feroient tort à vôtre visage.
 Permettés qu'Amour vous soulage ;
 Son secours n'a rien de honteux.
 Déjà dans le prochain Bocage,
 Tircis pour vous cueille des Fleurs ;
 L'éclat de leurs belles couleurs
 Est un assuré témoignage,

Qu'il sentira pour vous les plus vives ardeurs.
 De l'union de vos deux Cœurs ;
 C'est le plus fortuné présage.

Hé ! pourriés vous, Caton, verser encor des pleurs ?
 D'une voix si douce & si tendre
 Le beau Tircis se fait entendre,
 Qu'il est bien aisé de comprendre
 Qu'il va terminer vos malheurs !

D'un Amant trop chéri pourroit-on se défendre ?
 Et comment user de rigueurs
 Quand le Cœur se plaît à se rendre ?
 A la lueur de son Flambeau,
 Je vois l'Amour sous ce Berceau,
 Qui s'aplaudit de sa Conquête.
 Le Fripon, couvert d'un Ormeau,
 Semble soulever son Bandeau
 Pour être témoin de la Fête,
 Et du plaisir toujours nouveau
 Que déjà pour vous il aprête.

ENVOI à Madame G**.

„ **Q**uelle longueur, & quel récit !
 Dites vous, d'un air de dépit.
 „ Pourquoi rapeller la Mémoire,
 „ De cette Coquette Alizon,
 „ Qui perd, sans beaucoup de façon,
 „ Et sans avoir soin de sa gloire,
 „ Son Mouchoir dessus le gazon-
 „ Une Soubrette aime un Garçon ;
 „ Il est bien aisé de le croire.
 „ Que ce soit Garguille ou Grégoire,
 „ Que nous importe de son Nom ;
 „ Qu'ai - je affaire de ce Grimoire ?
 Nous profitons de la Leçon,
 Et nous finissons cette Histoire.
 Mais vous dont le Cœur est si bon
 Donés quelque chose pour boire,
 Au Porteur de cette Chançon.





OBSERVATIONS

*De Monsieur le Professeur DE CROUSAZ
sur l'Essai de Mr. POPE.*

Après avoir lû les Déclarations **expresses** de Mr. POPE, je n'ai garde de me permettre de penser, qu'il se soit uniquement proposé d'écrire en Vers élégans tout ce qui lui viendroit en pensée sur la Nature humaine, & le bon Sens me défend d'attribuer un dessein, qui y seroit si opposé, à un Home qui s'est aquis une grande réputation dans un Pais peuplé d'Homes si Savans & en si grand nombre.

Je suis cependant obligé d'avouër, que quand j'ai lû son Ouvrage avec beaucoup d'attention, dans le dessein d'en tirer des lumières qui m'aideroient à me conoitre, je n'en ai pas tiré les secours que je cherchois, & les ténèbres qu'ils m'ont laissé, m'ont porté à conclure qu'avant que d'entreprendre de développer la Nature humaine par les conjectures, il a crû qu'il devoit commencer par l'établissement des faits, suivant

la Méthode que les plus sages Phisiciens se sont prescrite.

Un Tableau qui présentât aux Homes ce qu'ils sont, n'étoit pas facile à tracer. Leurs égaremens sont en trop grand nombre, sont de trop diférens genres, ils présentent un assemblage si confus, & qui de plus renferme tant de contradictions, qu'il n'est pas facile d'imaginer sur ce sujet quelque aparence d'ordre.

D'abord donc il me présente des Homes Sauvages, qui ne se sont jamais mis en peine de chercher quelque Caractère du vrai, de penser à vivre dans quelque ordre, & à mettre de la liaison entre leurs pensées & les diférens actes dans lesquels leur Vie se partage come d'elle même, beaucoup moins de poser des principes certains & d'en tirer des conséquences nécessaires.

Au milieu de tous ces désordres, le Génie de Mr. *Pope*, est venu à bout de découvrir un principe comun, & qui s'est fait évidemment sentir à travers de toute cette confusion, à ceux qui voudront se rendre attentif; c'est le desir d'être heureux. Quoi qu'il ne se fasse pas toujours sentir avec la même facilité, il ne laisse pas d'être universel, & de se soutenir avec une continuité surprenante, parmi tant de distractions

&

& d'inégalités dans lesquelles les Homes se partagent, & chacun se partage lui même, jusqu'à ne presenter pas de tems en tems l'aparence d'un même Home.

Les Homes veulent donc être heureux. Plus je les suis de près, plus j'en demeure convaincu: Soit qu'ils se cherchent les uns les autres, soit qu'ils se fuient réciproquement, soit qu'ils prennent le parti de la Retraite, pour se mettre à couvert des traverses & de la mauvaise humeur des autres, soit qu'ils s'enfoncent dans le Commerce pour se garantir des ennuis de la Solitude, soit qu'ils s'exposent à la mauvaise humeur de leurs semblables, pour se procurer le plaisir de leur rendre inquiétude pour inquiétude; leur but est toujours de se contenter, & de se procurer quelques intervalles de satisfaction, quelque prise de Félicité, aussi vive & aussi durable qu'il leur est possible.

Je me suis donc procuré quelque connoissance sur la Nature humaine. On veut être heureux. Ce desir est invincible. Je me félicite d'avoir appris quelque chose: Mais que ce commencement de lumière dure peu? Il s'éteint presque en naissant, & me laisse replonger dans mes premières Ténèbres? Né dans l'impuissance de renoncer à la Félicité. D'où vient que je me trouve
dans

dans l'impuissance de me la procurer ? Elle échape à toutes mes recherches. Mr. *Pope* nous acable de tristesse par l'élegante Description de nos vains efforts. Si nôtre naissance & celle de nos penchants avoit dépendu de nous, nous n'aurions pas été assez ennemis de nous mêmes pour nous créer tels que nous sommes. S'il nous arrivoit de soupçonner une Puissance ennemie qui se plaissant à voir nos inquiétudes, tire sa satisfaction de nous y assujettir, une infinité de circonstances dont nous sommes environés s'uniront pour nous faire révoquer un soupçon si injurieux à sa Bonté. Que de secours délicieux pour conserver nôtre Vie, & pour nous la faire aimer ! Les plus nécessaires sont les plus abondans & se présentent avec plus de facilité. Le travail nous procure les autres, en nous tirant de l'ennui, & en relève le prix, par le plaisir que nous éprouvons à nous les procurer.

Entre les plaisirs dont l'Auteur de nôtre existence nous a rendus capables, celui d'acquérir des Connoissances est un des plus merveilleux, des plus naturels & des plus dignes de nôtre attention. Nous ne saurions en négliger la culture, sans en être punis, ou par des ennuis ou par des reproches, souvent plus insupportables que les ennuis mêmes. Ce penchant si naturel

à aquerir des Conoissances ne tarde pas à nous faire sentir les douceurs de l'évidence, & les instructions que nous tirons de nos respects pour cette évidence, nous découvrent une Félicité nouvelle dans les charmes de la bienséance & d'une conduite formée sur des Règles évidentes, qui nous élèvent jusqu'à nous rendre respectables à nous mêmes. Alors nous aquerons de nouvelles Idées, sur la Puissance & les Bontés de l'Auteur qui nous a fait naître. Dabord nous soubçonnons que ce pourroit bien être le même que celui à qui l'Univers doit son existence, son ordre, les beautés, ses merveilles. Le desir de le conoitre & de découvrir les moïens de lui marquer nôtre admiration & nôtre reconnaissance, les moïens de la rendre aussi pure, aussi vive que les Bontés ont droit de l'exiger; ce desir, *dis-je*, fait naître chez nous & dans le plus interieur de nôtre Nature des idées d'une Félicité nouvelle: Une nouvelle lumière nous éclaire & nous ravit. Le bon usage des puissances dont il nous a enrichi, est sans doute le Chemin le plus sûr, de lui prouver à quel point nous y sommes sensibles: Cet usage n'est pas difficile à découvrir: Sa Sagelle ne fait rien sans dessein, elle se soutient parfaitement: Puis qu'il nous l'a doné, c est afin que nous

nous en servions. Puis que nous pouvons nous permettre de nous compter dans ses Ouvrages, non seulement, il nous permet de nous respecter & de nous aimer, il nous l'ordone, & nous agréons à sa Bonté par les soins que nous nous donnons de nous perfectioner. Les autres Homes, ne sont pas moins que nous, les Objets de sa Bonté & de son inéfinable attention; leur Félicité n'est donc pas un Objet moins digne de nos soins que la nôtre propre: Aimons les, & que cet Amour nous fasse trouver une grande partie de nôtre Félicité à leur être utile.

Mais ces Objets, si dignes de nôtre attention, parce qu'ils sont les plus parfaits de tout ce qui nous environne, tous ces Corps innombrables, qui composent l'Univers nous ravissent par leur beauté, mais eux-mêmes ne les connoissent pas, ils nous charment sans rien sentir qui les charme eux mêmes. Leur Créateur est même trop parfait & trop essentiellement heureux par lui même, pour avoir besoin de tirer de leur vûe quelque accession à sa Félicité. Il ne les a pas faits pour lui, trop au dessus de tout ce qu'ils sont: Il ne les a pas fait pour eux, destitués & de sentimens & de connoissances; Il les a fait pour nous. Un Cœur, que leur vûe enflame de reconnoissance,

sance, ne nous permet pas de les voir & de les aimer seuls. Ces divins sentimens, nous élèvent à l'amour & à l'admiration du grand Etre, dont les Perfections sont inéfabables & incompréhensibles. Ces sublimes idées deviennent pour nous, un Objet nouveau, & l'attention que nous leur donons & qu'elles méritent fait que nous nous perdons nous mêmes de vûe, pour nous livrer à des ravissèmens d'un genre tout nouveau. Mais lors que nous nous abandonons à des pensées si sublimes, nous sentons naître un trouble désolant & auquel nous ne pouvons nous dérober. Faut il qu'après avoir connu le prix de la Vie & toute l'excellence inexprimable de ce divin Présent, nous nous voions réduits à la nécessité de le perdre bientôt & de le perdre pour jamais ? O affreuse pensée ! O désespoir infini ! Faut il qu'un Rideau épouvantable se tire bientôt & se tire pour jamais sur un Objet si adorable, & nous l'enlève pour l'Eternité ! O Créateur Tout Puissant ! Objet unique de nôtre admiration, de nôtre dévouement, de nos adorations, de nos affections les plus vives, seroit-il possible, que nous fussions nés, pour avoir entrevû, adoré & aimé vos Grandeurs, espéré vos Bontés, mais témé-
rairement, & pour nous être enlevé &

vous perdre dans l'éternelle Nuit du Néant qui s'approche ! A ces pensées, nôtre Cœur fait les derniers efforts pour se saisir de quelques lumières, qui préviennent son désespoir. Il se recherche attentivement & avec circonspection, pour ne se tromper pas & ne se flater pas, par de trompeuses illusions : Il découvre heureusement & certainement, que ce qui pense en lui, & qui est le sujet tout à la fois de toutes ces nouvelles clartés, de toutes ces nouvelles joies, & de toutes ces agitations, qui viennent de les accompagner, est une Substance toute différente du Corps, qui ne recevra aucune atteinte de la dissolution de cette Partie mortelle.

Plus je passe & repasse sur les preuves de cette importante Vérité; plus je les compare avec ce qu'on peut y opposer, plus je demeure convaincu de leur force. Je me fie en Dieu, & je le bénis de m'avoir donné une Ame en état de me remplir de ces précieuses assurances & de faire évanouir toutes les ténèbres qui pourroient en obscurcir l'éclat. Avec tout cela, je me souviens d'avoir ressenti des momens où j'éprouvois des alternatives de foiblesse & de force, de foiblesse qui m'étraioit, de force qui me remplissoit de courage & d'assurance : Ce qui me faisoit le plus de peine, c'est d'avoir éprouvé dans
le

le cours de mes Etudes du haut & du bas, de m'être afranchi de doutes, mais pourtant d'avoir douté; d'être revenu de mes méprises, mais pourtant de m'être mépris. O qu'une Révélation, *dis-je*, alors, seroit bien digne de la Bonté de Dieu, & des compassions avec lesquelles il conviendroit à sa Miséricorde infinie de regarder nos foiblesses & nos allarmes, suites si naturelles de la modestie qui nous convient! Ces pensées m'ont souvent rapellé celles du Bienheureux *Socrate*, qui réfléchissant sur le mélange de nos ténèbres avec les lumières, s'atendoit à voir la Bonté de Dieu, porter ses compassions jusques à envoyer du Ciel, ou à faire naître sur la Terre, quelqu'Home Divin, qui instruisit les pauvres Mortels de sa Volonté: *Je l'espère tout à fait*, disoit-il, *& mon Cœur même me dit que cet heureux tems n'est pas loin*. Je me souviens encore, qu'une fois, que je roulois des pensées de cette nature, dans une de nos Forêts, & que, par abstraction, je me regardois come étant né dans le Siècle de *Socrate*, & borné, come lui, aux lumières de ma Raison, & que je me disois, Quel-seroit ton bonheur si présentement un Ange du Ciel venoit te dire de la part de ton Créateur, *Mets une dernière fin à toutes tes larmes: Tu as les Instructions de*

Fils Eternel de Dieu : Que peux tu demander de plus ? (J'avois effectivement alors un petit Testament Grec dans ma poche) Réflexions sur ces Instructions & sur les Divins Caractères qu'elles présentent ; ajoutes y les Révélations qui les ont précédées , & dont celles-ci ont été le complément. Ces Exhortations que je me donai moi moi-même , m'ont fait conoitre dans la suite , que je n'avois pas besoin d'autre secours ; & depuis lors , je n'ai fait aucune Etude avec plus d'attention , que celles qui par la grace de Dieu m'ont rempli de la plus entière assurance , & c'est à établir la certitude de ces Divines Vérités que je destine le reste de ma Carrière, sur laquelle l'infime Bonté de Dieu, répand une Vigueur qui etone tous ceux qui conoissent mon âge , & de laquelle je suis moi même le plus étoné.

Dieu ne fait rien d'inutile. Nos Livres Sacrés le seroient , s'ils ne renfermoient pas un Caractère propre à nous convaincre de leur Vérité & de leur Divinité. Il est des bons Cœurs , si heureusement disposés par la Grace de Dieu , qu'ils se sentent dévoüés à ces Saints Livres , par un attachement , qui égale en force toutes les preuves. Mais pour se dégager de tout soupçon d'enthousiasme , & se mettre au dessus de toute crainte d'illusion , la Divine Providence

dence leur fait encore la grace de fortifier leurs raisons, & de les placer dans des circonstances qui leur procureront la satisfaction de joindre des preuves d'évidence à celles de sentiment.

En continuant de regarder Mr. *Pope* comme un Home qui pense juste, & qui met devant les yeux des autres les écarts de la Raison, on comptera pour un des plus grands, l'extravagante idée de Dieu l'Ame du monde, qui a pour son Corps l'Univers, & il en est dont la Raison s'est égarée jusques à adopter ce Langage & à s'en féliciter : *N'en déplaise à Mr. De Croufaz, je me féliciterai de penser que je suis une petite Partie d'un Grand Tout, dont Dieu est l'Ame & l'Univers le Corps.* Quelques Philo-
 sophe Stoiciens ont apuié cette imagination par un Sophisme des plus pitoïables. *Dieu, ont-ils dit, est ce qu'il y a de meilleur : Il n'y a rien de meilleur que le Monde, car il renferme tout le bon : Donc le Monde est Dieu.* En disant que le Monde renferme tout le bon, ils suposent ce qui est en Question, savoir que Dieu est partie du Monde, ou que le Monde est lui même Dieu. A cette erreur St. PAUL opose cette sage réflexion : *A force de se croire sages, ils en sont devenus fous ; & ils ont porté l'extravagance jusques à*

confondre la Créature avec le Créateur qui est Dieu béni éternellement. Dieu, par sa Providence, gouverne le Monde, non come son Corps, mais come son Ouvrage. Dans cet Univers, il est des Intelligences qui se sont derangées, & qui ont attiré par leur faute, sur elles & sur ce qui les environne, des taches & des difformitez, qui, pour un tems ternissent la beauté de cet Univers. La punition du délordre fera place au rétablissement de l'Ordre, dont l'Eclipse n'offre rien d'indécent à des yeux qui savent comparer les éfets avec leurs causes.





LETTRE

De Mr. ROUSSEAU à Mr. De C.

MONSIEUR,

SON Excellence est arrivée heureusement ici, il y aura demain 3. Semaines. Mon premier soin auroit été de vous écrire, si je n'avois pas crû auparavant devoir reconnoître le Terrain & acoutumer mes yeux aux nouveaux Objets que cette Cour présente. Je m'y suis trouvé conu, sans le savoir, de presque tout le Monde; & il ne tiendra qu'à moi d'y vivre dans la même dissipation où j'ai autrefois vécu en France; mais le goût du grand Monde m'a passé en quatre Années de séjour en Suisse, & le penchant de vivre avec moi-même a succédé à celui de vivre avec les autres.

La Ville de Vienne est grande pour une Place de Guerre, & petite pour une Capitale, n'ayant pas plus de douze Cent Maisons, parmi lesquelles il s'en trouve de très magnifiques. Les Fauxbourgs sont bâtis en Cercle tout au tour du Glacis, & d'une étendue immense. C'est dans celui
d'I-

d'*Italie* où nous sommes logés, jusqu'au Mois d'Octobre: Cet éloignement de la Ville nous éloigne aussi un peu de ses Habitans: Il est vrai que tout le Monde a Carosse dans ce Pais-ci; n'y en aiant aucun en *Europe* où l'on puisse l'entretenir à si bon marché. Le Palais de l'Empereur, & celui de la Favorite n'ont rien qui annonce la demeure d'un Grand Prince: Les Prédécesseurs de S. M. n'aïant pas voulu faire les fraix d'un riche Bâtiment dans une situation exposée come celle de *Vienne* aux Courses des Infideles; mais les Princes & les Seigneurs de la Cour n'ont pas eu la même prévoïance, n'y aiant rien de plus magnifique que la plûpart des Palais de la Ville & des Fauxbourgs. Celui de M. le Prince EUGENE est distingué entre tous les autres, sur tout par la richesse & le bon goût des Meubles, qui peuvent aller de pair avec tout ce qu'il y a de plus éclatant à *Versailles*. J'ai eu l'honneur de voir plusieurs fois S. A. & je dine aujourd'hui chez Elle, avec M. l'Ambassadeur. Ceux de *Venize* firent hier leur Entrée, qui fut très belle, & que nous vimes de chez Madame la Comtesse de *Valestein*, qui est une Dame d'un merite extraordinaire & que j'ai vüe autrefois en *France*, où elle s'est fait admirer universellement.

Tout

Tout le Monde parle ici le François & l'Italien. La Langue Allemande est celle qui s'y parle le moins. L'Empereur JOSEPH ne parloit que la première, & l'Empereur d'aujourd'hui l'entend fort bien; mais la Langue Italienne lui est plus familière. C'est un Prince de fort bone mine & dont la phisionomie tient beaucoup de celle de M. le Duc d'ORLEANS; mais plus grand & mieux fait. L'Impératrice est une fort belle Princesse, de la plus belle taille du monde; & d'un air de douceur & de majesté qui gagne tous ceux qui la voient; aussi est elle adorée de tous les Sujets: -

Ce n'est pas sans raison que vous avés été touché de la perte que l'Eglise & la République des Lettres ont faite en Mr. l'Archevêque de *Cambrai**. Les grands Talens & les grandes Vertus sont de tous les Pais & de toutes les Comunions: Dans un Siècle où le véritable Mérite est si rare, il n'y a point d'honête Home qui ne doive regretter un Personage si estimable, & qu'il sera bien difficile de remplacer & dans l'Eglise & dans l'Academie. J'ai des raisons particulières de m'affliger de cette perte plus que bien bien des Gens, parce que ce Grand Home m'honoroit de son affection: J'ai là à *Bade* quelque chose des trois Volumes qu'il avoit composés en Dialogue sur l'affaire de

la

la Constitution. Il y a beaucoup d'endroits assez forts & très délicatement touchés : Il a fait cependant d'autres Ouvrages auxquels je donerois la préférence. Ce Livre pourroit illustrer un Home ordinaire ; mais Mr. de *Fenelon* avoit beaucoup plus à travailler qu'un autre pour soutenir un Nom aussi illustre que le sien, & le rendre digne de lui même. Quoi qu'il en soit sa réputation vivra autant qu'il y aura des Homes sur la Terre, sensibles au vrai Mérite & à la vraie Vertu ; & soit dit à la honte de nôtre Nation, peut-être sera ce chez nous que sa Mort sera le moins regrettée.

Madame la Princesse *Des Ursins* est come vous le dites une preuve eclatante de l'inconstance de la Fortune. Jamais élévation ne fût plus haute que la sienne, & jamais chute n'a été plus grande & plus brusque : Le 26. Decembre au matin toute l'*Espagne* étoit prosternée devant elle, & le soir elle n'eut plus personne. Ne m'avouerez vous pas, *Monsieur*, que la Vie des Homes n'est autre chose qu'une Pièce comique. Celle-ci finit justement come toutes celles de *Terence*, par *Valete, & Plaudite. Allez vous en*, dit-on à la Favorite, & vous Peuples applaudissés.

Après cela que l'on se glorifie de la Fortune & de sa Grandeur ! Quoi que l'Orgueil

gueil nous grossisse à nos propres yeux, on n'occupe pas sur la Terre plus de place qu'un autre: La même main qui a élevé un Favori n'a qu'à se retirer, le voilà à niveau de ceux qu'il regardoit come les Inférieurs, & l'élévation où il étoit ne sert qu'à lui faire mieux sentir le poids de son abaissement

Je ne sai si la nouvelle Reine d'Espagne est un Génie supérieur, mais elle comence son Règne par une action d'éclat, qui marque qu'elle a de l'Ambition & qu'elle a déjà pris un grand ascendant sur le Cœur du Roi. Ce Prince est acoutumé à se laisser gouverner, & si elle a quelque habileté, elle n'aura pas de la peine à le conduire. L'Ambition a plus de force chez les Femmes que chez les Homes, parce qu'ordinairement elle n'est pas reprimée par les Connoissances que donent l'étude & l'éducation: Plus les Organes sont foibles & délicats, & plus les passions ont de force. Il ne faut quelquefois qu'une Tête de plus ou de moins dans le Monde pour en changer la face. *César* naît à Rome, la Liberté est détruite, & la République Romaine est renversée. Je crois come vous, *Monsieur*, que Jules César n'a point connu la vraie grandeur; elle consiste non à étendre ses Conquêtes, mais à multiplier ses

Vertus & ses Connoissances ; elle consiste non à triompher de ses Ennemis, mais à triompher de ses Passions & à se vaincre soi même. Quelles Victoires que celles d'un Conquérant ! Il ne gagne pas un Pouce de Terre, qui ne soit couvert du Sang de ses Amis ou de ses Sujets !

Vous me demandés, *Monsieur*, ce que je pense des Dialogues de Mr. de *Fontenelle*. Ce seroit à moi de vous demander vôtre Avis, conoissant come je le fais vôtre goût & vôtre discernement : Mais puisque vous voulés que je parle, je vous dirai que je les trouve fins & ingénieux, mais que je trouve aussi qu'il subtilise un peu trop, ce qui le rend quelquefois obscur ; l'ingenuité me paroît préférable dans la Conversation à l'esprit & au brillant : Je parle d'une ingénuité raisonnée & qui n'a rien de bas & de rampant. Quoi que les Dialogues des Morts de Mr. de *Fontenelle* ne soient qu'une imitation de ceux de *Lucien*, il a cependant, selon moi, surpassé son Original ; il a l'art d'adoucir ce que le paradoxe a de faux & de surprenant, mais il le cherche trop & cela sent un peu le Sophiste. Quoi qu'il en soit, les Morts qu'il produit sur la Scène lui ont obligation de les faire parler avec plus d'esprit qu'ils n'auroient peut-être parlé eux-mêmes. J'aurois seulement

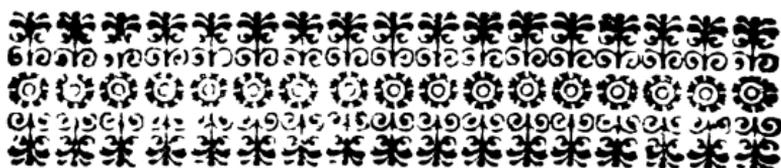
sou-

souhaité qu'il eut mieux observé leur caractère, mieux gardé la vraisemblance, & plus varié ses Portraits. Ses Acteurs sont presque tous de subtils Dialecticiens, & ils semblent tous jettés au même moule. On ne sauroit nier que cette fiction ne soit très ingénieuse, dans l'obligation où l'on est quelquefois d'avoir recours aux Morts, pour instruire les Vivans.

Je suis &c.

A Vienne le 24. Juillet 1745.





AUTRE LETTRE

De Mr. ROUSSEAU à Mr. de C.

MONSIEUR,

LE jugement que vous faites des Tragedes de Mr. de *Crebillon* est très conforme à ce qu'en pensent les Persones les plus judicieuses : Ses Vers ont de la force & de l'energie, mais ils ont aussi de l'enflure, & ils sentent la declamation. Il pousse trop loin le Tragique ; l'horreur qu'il excite effraie plus qu'il ne touche. La plupart de ses Pieces ne sont que des Essais d'Elégies ; ce qui fait languir le Spectateur. On a reproche le même défaut à *Racine*, dans *Titus* & *Berenice*. Mais la beauté de l'expression & la delicateffe des Sentimens supleent à ce qui manque du côté de l'Action.

Ce que vous me dites sur la manière dont *Rhadamiste* dans la *Zénobie* de *Crebillon* exprime la douleur & les remors me plait infiniment ; & je n'oublierai point la règle que vous ajoutés, *Que le Caractere d'un*
Dè.

Déclamateur est de dire sérieusement des choses hors de propos, qui deviendroient bones si elles étoient dites en plaisantant. Cela est très vrai & très sensé.

Mr. *Despreaux* condannoit cet endroit de l'*Andromaque* de *Racine* où *Pyrrhus* dit à son Confident, en parlant d'*Hermione*,

Crois-tu si je l'épouse
Qu'*Andromaque* en son Cœur n'en sera point jalouse.

Ce n'est pas que ce sentiment soit faux ; come celui de *Rhadamiste*, au contraire il est pris dans la Nature, mais c'est parce qu'il n'est pas assés tragique. Mr. *Despreaux* avoit remarqué qu'aux représentations de l'*Andromaque* l'on ne manquoit jamais de sourire a cet endroit. Or la Tragedie a pour but d'atendrir & d'émouvoir, comé la Comédie est faite pour plaire & pour divertir. On n'aime pas qu'un Auteur nous done le change & qu'il cherche simplement à nous amuser quand on se prépare à verser des larmes. En général chaque Genre d'écrire a un Stile qui lui est propre & qui doit le caractériser : Un Home de goût saisit ce stile & n'en sort point : J'ai conu à Paris un Prédicateur qui vouloit imiter la *Bruïère* dans ses Sermons & qui emploioit pour cela un Stile sec, décharné & decou-

diré, sur l'Oreille, fans aller ni au Cœur ni à l'Esprit. Les Vérités les plus simples, & qui sont liées naturellement entre elles, il vouloit les réduire en Maximes détachées; il sembloit qu'il proposoit à ses Auditeurs un Problème à résoudre & non un Devoir à pratiquer. Il vouloit être simple & naturel, & il n'étoit que bas & rampant.

La Critique raisonnée que vous faites de la Strophe que je vous avois envoiée de Mr. de la *Motte* confirme le jugement que nous en avons porté.

Du Héros l'Homme défabusé;
Et l'admiration confuse
S'enfuit & fait place au mépris.

Il a voulu imiter, come vous le dites, ceux-ci,

Le Masque tombe, l'Homme reste
Et le Héros s'évanouit.

Il est vrai, ainsi que vous le remarquès, que dans ces Vers, j'ai voulu imiter celui-ci de *Lucrece*

Eripitur persona, manet res.

L. 3. Vers. 58.

Vous ne paroissés pas si content de la petite Ode adressée aux *Suisses*, que de l'Ode sur la *Fortune*, mais tous les sujets ne sont pas également heureux ni susceptibles des grandes beautés de la Poésie: Dailleurs vous êtes

nant dans la Suisse, j'en ai pris les sentimens; mon azile est devenu ma Patrie, & je suis vôtre Concitoien par le cœur & par mon zèle pour une Nation qui conoit le prix de la Liberté & qui l'estime come elle le doit.

Je ne crois pas que la France cherche à se prévaloir des circonstances, & de la Guerre que l'Empereur a contre le Turc pour afoiblir la Maison d'Autriche; cela seroit peu généreux & contraire au dernier Traité de Paix. Rien ne deshonne plus les Princes que de manquer de Parole lors même qu'ils peuvent le faire impunément. Louis XII. cet excellent Roi, avoit acoutumé de dire que, *si la bone Foi estoit bannie de dessus la Terre, elle devoit se refugier dans le Cœur des Princes.* Il en couta cher à Louis XI. pour n'avoir pas suivi cette Maxime; il fut battu par les Suisses. J'ai remarqué que, je ne sai par quelle fatalité, les François ont toujours été malheureux lors qu'ils ont ataqué injustement leurs Voisins, & qu'ils ont voulu pénétrer en Italie ou en Allemagne. Je suis &c.

Vienne le 15. AOUT 1716.



NOUVELLES LITÉRAIRES.

IL a paru depuis peu dans nôtre Voisina-
ge un petit Ouvrage in 8vo d'environ
160. Pages, intitulé: *Dissertation Historique
& Critique sur l'Antiquité de la Ville de Dole,
en Franche-Comté &c.* L'Auteur qui est Mr.
NORMAND, célèbre Docteur en Médecine,
y fait paroître beaucoup d'Erudition, une
Critique judicieuse, & un grand amour
pour la Ville de *Dole*, sa Patrie. Son but
est d'établir l'antiquité & la splendeur de
cette Ville, & de relever les atteintes qui
semblent y avoir été portées dans l'Histoire
des *Séquanais*. C'est ce qu'il fait d'une ma-
nière très savante, & en même tems très
polie. Il done à M. le Professeur DUNOD
les justes Eloges qu'il mérite, mais dans
les endroits où il n'est pas d'accord avec
lui, il le réfute avec beaucoup d'égards,
& come il le dit lui même, *sans s'écarter
des sentimens d'estime qui sont dûs à ses Talens
& à son rare Mérite.* Et come la troisième
Dissertation du I. Volume de l'*Histoire des
Séquanais* est proprement l'Objet de la Cri-
tique de M. *Normand*, il feint de croire que

M. *Dunod* n'en est pas l'Auteur, parce, *dit il*, que l'on n'y reconoit pas la solidité & la justesse de raisonnement que l'on trouve dans les autres; que l'on y rapporte des Faits contraires au sentiment de Mr. *Dunod* lui même & qu'elle est étrangere a son dessein. *Il est fâcheux*, dit M. *Normand*, que cette *Dissertation* se trouve presque à la tête d'un *Ouvrage* rempli de la plus profonde *Erudition*; mais elle y sert come d'Ombre à un beau *Tableau*.

Les Villes de *Besançon* & *Dole* sont mises en lice, dans cette *Dissertation*, pour l'ancienneté du Titre de Capitale d'une Province, qui étoit autrefois la plus grande des Gaules, *Provincia maxima Sequanorum*; & Mr. *Normand* se plaint que l'Auteur a mis toutes sortes de moïens en usage pour retrancher le lustre & la splendeur de *Dole*, en vûe d'augmenter ceux de *Besançon*, qui n'avoit pas besoin de cette nouvelle illustration.

Mr. *Normand* propose dans XII. Paragraphes les Moïens employés à ravalier la Ville de *Dole*, & il y joint ses Réflexions pour les combattre. Nous ne le suivrons pas dans tous ces Chets; mais nous nous bornerons à en extraire ce qui nous paroitra le plus curieux & le plus intéressant

Dans le I. Paragraphe, qui est le plus
étendu

étendu, M. *Normand* réfute le sentiment de l'Auteur de la Dissertation, qui prétend, contre le sentiment des Historiens & des Géographes, qu'il n'y a jamais eu de *Didatium*, ou que le *Didatium* de *Ptolomée* n'étoit point la même Ville que *Dole*; qu'il faut lire le Nom Grec *DISTASION Bina Statio*, & l'entendre du *Grand* & du *Petit Noire*. Il fait conoitre avec solidité le peu de fondement de cette Etimologie, en prouvant que le Terme Grec ne peut signifier *Bina Statio*, & que d'ailleurs les Noms propres chez les *Gaulois* n'ont jamais dérivé du Grec, puisque cette Langue étoit inconnue aux *Celtes*, & très rare chez les *Romains*, avant que de porter leurs Armes dans la *Grèce*. Il combat aussi l'oposition tirée de la non conformité prétendue des Degrés où *Ptolomée* place *Didatium*, dans le IX. Ch. de sa *Belgique*, par la comparaisn des positions que ce Géographe donne à *Vizantium* ou *Besançon*, *Equestris* ou *Nion*, & *Aventicum* ou *Avenches* en Suisse. Il apuie son sentiment de la Carte de *Peutinger*, qui met sur la Voie Romaine *Dubris*, & il prétend que *Dubris* est *Dole*, & que *Dole* est dans la même position où devoit être *Didatium*. La différence des noms n'est point contraire à ce qu'il veut établir; il le prouve par l'exemple de plusieurs autres Villes ancien-

nes, dont les noms ont beaucoup varié. Besançon a été apellé *Vizuntio*, & *Crisopolis*; Nion, *Equestris* & *Noïodunum*; Autun, *Bribracte* & *Augustodunum*; Pontarlier est nommé *Ariarica* dans l'itineraire d'*Antonin*, & *Abiolica* dans la Carte de *Peutinger* &c. Le nom de *Dubris* & celui de *Dole* ont la même Etimologie en deux Langues différentes. Les *Romains* apelloient en Latin la Rivière du Doux *Dubis*; & les anciens *Gaulois* la nommoient *Doul* ou *Doll*, en Langue Celtique: Ce qui signifie Valée ou Verdure. Ce terme est là apiqué pour designer celles par lesquelles le Doux passe, depuis son embouchure dans la Sône jusqu'à la première Ville située sur son Rivage, qui a été apellée *Dole*, ou *Ville du Doux*.

L'Auteur de la Dissertation placée dans l'*Histoire des Séquanois* s'étoit servi aussi contre l'existence de *Didatium*, de la raison que *CESAR* n'en parle pas, quoi que, suivant lui, il se trouva sur sa route, lors qu'il vint contre *Arioviste*, mais qu'il se rendit droit à *Besançon*, où il établit ses Magasins d'Armes & de Vivres. *M. Normand* repond à cette Objection, en faisant conoitre qu'il n'y avoit aucune nécessité que *César* passa par *Didatium*, soit qu'il vint de *Lion*, ou de la Province Romaine, qu'il lui convenoit de diligenter sa marche, pour dé-

vancer

vancer *Arioviste*, & conséquemment de ne pas prendre cette Route, qui étoit la plus longue. Mais au cas que le contraire fût arrivé, M. *Normand* suppose que *Amagetobria*, dont parle *Cesar* pourroit bien être la même que *Didatium*, puis que *Amagetobria* en Langue Celtique signifie aussi *Ville sur la Rivière*. Il appuie sa Conjecture sur le Lieu où se donna la Bataille entre les *Séquanois* & les *Edües*, qu'il suppose être le long de la Sône, depuis *St. Jean de Lône* jusqu'à l'embouchure du Doux; ou même plus près de *Dole* aux environs de *Parthé* & de *Beauregard*, où l'on a trouvé des Squelettes, des Ossemens en quantité, des Tombeaux, des Medailles, des Lames de Fer, couvertes de Feuilles d'Argent &c.

Dans le II. §. M. *Normand* prouve, contre son Adversaire, l'existence de *Dole*, avant l'An 1120. & 1092. par des Actes de ce tems là, & il détruit le sentiment posé dans la Dissertation, que ce n'étoit pas une Ville, lors que l'Empereur *Frédric I.* y vint résider en 1157.

Il prouve dans le III. §. que le Concile convoqué par l'Empereur *Frédric I.* s'est bien tenu a *Dole*, suivant le rapport du Moine *Alberic*.

M. *Normand* dans le IV. §. fait voir que l'Auteur de la Dissertation se trompe, en allè-

alléguant que l'on n'avoit pas trouvé à Dole des restes de Bâtimens antiques, des Inscriptions & des Médailles &c. & il raporte les différentes Antiquités qui y ont été découvertes.

Le V. §. est employé à réfuter ce qui est avancé dans la Dissertation: *Que sur la fin du XIII Siècle, du tems d'Otton IV. Dole n'étoit encore qu'un Château &c.* On prouve par des Titres qu'elle étoit fermée de Murs dès long tems, & que quand même on la trouveroit désignée dans les Anciens Actes sous le nom de *Castrum*, on ne pourroit pas en conclure, come l'Auteur, que ce ne fût qu'un Château. Il fait voir que l'on trouve dans la Notice de l'Empire Romain *Castrum Argentariense, Civitas Belicensium; Castrum Rauracense*, Bâle Capitale des Rauraques; *Castrum Ebrodunense*, Yverdon &c. On les apelloit aussi parce qu'elles étoient fortificées & en état de défense.

Mr. *Normant* prouve dans le Paragr. VI. contre son Alvertaire, que Dole avoit son Eglise Paroissiale dès l'Antiquité la plus reculée.

Dans le VII. il établit son Antiquité par la division de la Franch-Comté sous les premiers Rois de Bourgogne; par le Château de Dole, qui a été la Residence des Souverains &c. Il démontre que le Titre de Capitale de la Province lui a été done dès un
tems

tems immémorial, & il prétend au moins que *Besançon* aiant cessé d'être Capitale de la Province *Séquanoise*, en 415. par l'invasion des Bourguignons, qui ne pûrent se rendre Maitres de cette Ville, *Dole* devint la Capitale sous les Rois Bourguignons. Il relève la splendeur de *Dole* par le Parlement l'Université, la Chambre des Comptes, l'Assemblée des Etats &c. par les Grands Hommes qu'elle a produit, au nombre desquels il met *Antoine, Claude & Jean Brun &c.* par ses Fortifications qui la rendoient une des plus fortes Places de l'*Europe*; par la Valeur de ses Habitans; & par sa Dêvise, *Justitia & Armis Dola*

Le VIII. Paragr. regarde l'ancienneté de la Dêvotion à la Ste Vierge établie sur la Montagne de *Mont roland*. Le IX. concerne diverses Etimologies critiquées. Le X. roule sur les Martirs qu'il peut y avoir eu a *Dole*. Le XI. sur les Titres & les Historiens qui ont parlé de cette Ville. Et le XII. enfin est un Assentiment à l'Eloge que l'Auteur de la Dissertation veut bien faire de la Bravoure des Habitans de *Dole*, pour les consoler d'avoir maltraité leur Ville: Eloge, dit-on, qui avoit déjà été fait par le plus Grand des Monarques, lors qu'il fit en Personne la Conquête de cette Place: *Virtutem laudat in hoste.*

LOTÉRIES.

ON trouve à GENEVE chez Mr. *Gélon Philibert* des Billets des Loteries suivantes.

Première Loterie d'*Oldorf*, octroïée par S. E. le Comte de *Waldourg*, Grand Panetier du St Empire, Seigneur d'*Oldorf &c.* Elle consiste en 12000. Billets & 7680. Prix & Primes, qui font le Capital de 144000. Floris, Argent courant d'Hollande; & elle est divisée en 4. Classes. On paie 1. Flor. dans la 1^{re}; 2. Flor. dans la 2^{de}; 3. 10 dans la 3^{me}; & 5 10 Fl. dans la 4^{me}. Ce qui fait, 12. Flor. La 1^{re}. Classe se tirera le 17. Mai prochain; la 2^{de} le 21. Juin; la 3^{me} le 26. Juillet; & la 4^{me}. le 30. Août. On prélèvera le 10. pour cent sur les Lots gagnans. Les plus hauts Prix font de 1000. 2000. 4000. & 10000 Fl. & les plus bas de 3. 4 6. & 15. Fl.

Seconde Loterie de *Bartsdonck*, près de *Venlo*. Elle est de 12000. Billets, à 10. Fl. le Billet, ce qui fait 12000. Fl. Argent courant d'Hollande. Il y a 6043 Prix ou Primes Elle est divisée en 4. Cl. On paie dans la 1^{re} Classe 1. Fl dans la 2^{de} 2. dans la 3^{me} 3. Fl & dans la 4^{me} 4. Fl. On tirera la 1^{re} Classe le 5. Avril; la 2^{de} le 10. Mai;
la

la 3^{me} le 14. Juin; & la 4^{me} le 19. Juillet.
 Les plus hauts Prix sont de 1000. 1500.
 2000. 2500. 3000. 4000. 6000. 8000. Fl.
 & les plus bas de 2. 5 8 & 12. Fior.

Neuvieme Loterie de *Huiffen*, autorisée
 par S. M. le Roi de Prusse. Elle est de
 26000. Billets à 19. Fl. faisant 411500. Fl.
 Argent d'Hollande, & divisée en 5. Classes:
 On paie 1. Fl. dans la 1^{re}; 2. dans la 2^{de};
 3. dans la 3^{me}; 5. dans la 4^{me}; & 8. dans
 la 5^{me}. Il y a 30102. Prix & Primes, &
 conséquemment 4102, Prix ou Primes plus
 qu'il n'y a de Numeros. Les plus hauts
 Prix sont de Fl. 1000. 1500. 2000. 2500.
 3000. 4000. 5000. 8000. 12000. 18000.
 & les plus bas de 3. 6. 10. 15. 23. Fl.
 La 1^{re} Classe se tirera le 31. Mai; la secon-
 de le 5. Juillet; la 3^{me} le 9. Août; la 4^{me}
 le 13. Septembre; & la 5^{me} le 18. Octobre.
 On prélèvera le 10. pour Cent pour les Lots
 gagnans.

Mr. *Philibert* fera imprimer à la fin de
 ces Loteries une Liste des Billets gagnans
 de sa Collecte, selon l'Original que l'on
 verra chez lui; & il paiera les Lots en leur
 tems au Cours du Change, moiennant 2.
 pour Cent de Provision.

On pourra aussi s'adresser à *Neschâtel*
 aux Editeurs de ce Journal, pour avoir des
 Billets de ces Loteries.



A V I S.

Les Pilules Madurines, qui sont un Stomachique nouveau, apporté des Indes Orientales, excellent pour rétablir la Santé dans diverses indispositions du Corps, qui proviennent des fausses Digestions d'Estomac; & dont plusieurs personnes qui en ont fait usage depuis peu, se sont très bien trouvées, continuent à se vendre dans les Lieux qui ont déjà été indiqués, come aussi dans les endroits suivans: A Bâle, avec permission de la Faculté de Médecine, chez Mr. Jean Bourkard, au Bureau d'Adresse; à Vevai chez Mr. Grenier, Apoticaire; & à Yverdon, chez Mr. Augustin de Mière. On les distribue en Boëtes, couvertes, cachetées, & accompagnées d'Instructions imprimées. Le prix de chacune est un Demi Ecu espèce, ou 15. Batz.

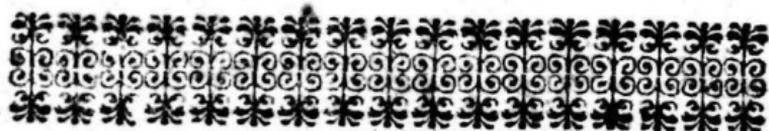


E N I G M E.

A ce qui n'étoit point je done souvent l'être :
 Mais je le fais sans me conoitre.
 Mon pouvoir est fort général.
 Je fais également le Valet & le Maître;
 Et je ne suis point partial.

Cepen-

Cependant mon Arrêt est quelque fois fatal.
 Je me plai. à faire paroître
 Un Geux qui n'eut jamais Rente ni Capital.
 Je puis faire Consul un franc Original ;
 Par caprice je fais mon Agent principal
 D'un Filou qui fait faire naitre
 Sous ses doigts le bien & le mal.
 L'un jure contre moi, l'autre se felicite
 Des bienfaits que ma Main a répandu sur lui:
 Mais ne voyant point clair, puis-je être du Mérite
 Ou le Prote&teur ou l'Apui?
 Le Hazard seul me détermine :
 De la Providence Divine
 On veut que je sois l'instrument ;
 Mais sa conduite est toujours sûre ;
 Elle n'agit jamais sans règles, sans mesure :
 Jamais elle ne se dément.
 Moi, sans but, sans raisonnement,
 Je ne marche qu'à l'aventure :
 Aux sages loix de la Nature
 Je n'obéis qu'aveuglement :
 Qui voudroit suivre mon allûre,
 Tomberoit dans l'égarément.
 Mais l'Home éprouve - t'il un triste Evénement,
 D'un Ennemi cruel reçoit-il quelque injure :
 Soudain, plein de ressentiment,
 Il m'impute cette Avanture.
 S'il consultoit son jugement
 Il conviendrait ingénûment,
 Que les Revers dont il murmure
 Sont de ses Passions le juste châtimement.
 Quoi que privé d'Intelligence,
 Jadis les Crédules Mortels
 Entraînés par leur Ignorance,
 M'ont dressé des Autels.
 Des Prêtres imposteurs m'ont préte des Miracles.
 Mais lors que je fu. consulté
 Jamais l'auguste Vérité
 Ne m'a fait prononcer ces merveilleux Oracles,
 Que le Memlonge avoit di&te.



T A B L E.

O bservations sur les Vers à Soie, la Culture des Meuriers &c.	289
Recherches sur Jean Faust, le premier Imprimeur de Maïence.	314
Discours du Président de la Parfaite Félicité, à la réception d'une Sœur.	330
Réception des Maitres ès-Arts dans l'Université de Bâle.	336
Conte, à Madaame G***.	343
Observations de Mr. de Crousaz sur l'Essai de Mr. Pope.	347
Lettre de Mr. Rousseau à Mr. de C.	359
Autre Lettre du même.	366
Dissertation historique & Critique sur l'Antiquité de Dole.	371
Loteries.	378
Avis sur les Pilules Madurines,	380
Enigme.	ibid.

Le FARD



de l'Enigme du